

DETECTIVE

LE PLUS GRAND
HEBDOMADAIRE
DES FAITS DIVERS

8^e Année - N° 348

1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES
27 Juin 1935

DIRECTEUR :
Marius LARIQUE

PRÉSENTE UN DOCUMENT UNIQUE

Des lettres où,

MALOU GÉRIN,

du fond de sa
prison, confesse
son étonnante
personnalité.

(Lire, pages 2 et 3, la confes-
sion de Malou, l'Ensorceleuse.)



16512

LA CONFESSTION DE MALOU

PRISON à FOREST
AVENUE DE LA JONCTION, 52.
Nom et prenoms du détenu

VISITES. — Les prévenus et accusés peuvent être visités tous les jours de 2 à 3 1/2 heures, par leurs parents et alliés en ligne directe, tuteur, conjoint, frères, sœurs, oncles et tantes. L'accès auprès de ces détenus de toutes autres personnes est subordonné à l'octroi préalable d'une autorisation du directeur de la prison. — Les dimanches, les visites ont lieu de 9 1/2 à 11 heures. Les condamnés à la réclusion, aux travaux forcés peuvent, une fois par mois et les condamnés à autre visiteur n'est admis auprès des condamnés de la prison à qui il doit être justifié de la Justice en faisant valoir les raisons.

de pire et de la sorte je n'aurais pas de désillusion. Je tiens aussi à vous dire que si je m'irais réfléchir et j'ai décidé de passer 2 ans, je ne tuerai pas la chose est extrêmement facile... nous ne voudrions tout de même pas que je fasse une belle jeunesse dans une prison pour les actes dont je ne suis pas coupable; dans ce cas, je préfère la mort; de la sorte je souffrirai plus; et nous pourrions la première rien.

Le crime de Pierre Nathan et de Malou Gérin est entré dans les annales judiciaires. Il portait, dès le début, les marques des affaires vouées à la célébrité.

Une bourgeoise perversie assassinée dans une chambre d'hôtel meublé, un fils de famille dévoyé devenu voleur, puis maquereau, puis assassin; une fille, la vamp, l'inspiratrice du crime. Une atmosphère de sensualité exaspérée et malsaine, un décor de bars, de dancings, de tripots, de palaces et de louches hôtels de l'amour facile. Tout y était et aussi bien la curiosité populaire s'est-elle rassasiée. Depuis quinze mois on a tout dit sur l'affaire de la rue Quentin-Bauchart. Le public connaît tout de la victime, la Bovary de Montparnasse, la triste Mme Hérel; tout de Pierre Nathan, paresseux, pervers, veule et cruel; tout de Malou Gérin. Peut-être pas tout d'elle.

Depuis plusieurs semaines, nous possédons un document étonnant, une longue suite de lettres que Malou a écrites du fond de sa prison. La personnalité de la complice de Pierre Nathan s'y découvre sous un jour nouveau. Les publier à ce moment-là, alors que le procès allait s'ouvrir, eût paru une manœuvre de dernière heure pour peser sur la décision des juges, et dans le tragique débat qui dressait l'un contre l'autre les amants sanglants, nous n'avions pas à prendre parti.

Maintenant tout est fini. Les juges populaires belges ont rendu leur verdict. Per-

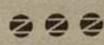
Malou, qui, pendant les débats, était restée impassible, exprima, en écoutant le verdict, une profonde détresse.

Elle a vingt-trois ans et, si aucune grâce n'intervient en sa faveur, celle qui, depuis l'âge de quinze ans ne connaissait que la vie la plus folle, qui ne vivait que pour le plaisir, pour l'amour, qui n'avait que le souci de son corps, celle-là sortira à trente-huit ans de la maison centrale, usée, flétrie, éteinte.

Quinze ans. Il est trop évident que Nathan a tué pour elle, à cause d'elle pour qu'elle puisse, dans l'absolu, inspirer de la pitié. Je me souviens que l'an passé, au moment du crime, nous avons, ici même, essayé de démontrer à quel point cette fille inconsciente et cruelle était méprisante. Maintenant j'ai, devant moi, ce paquet de lettres. Je vais, presque sans commentaires, vous en faire lire quelques fragments et parfois je transcrirai des lettres entières pour ne pas donner l'impression que je truque, que je choisis les lignes les plus suggestives. Leur destinataire me les a confiées. Je lui garderai l'anonymat, Seule, Malou, au fond de sa cellule, les reconnaîtra, saura de qui *Délective* les tient. Elle ne lui en voudra pas, puisque cette indiscretion contribuera peut-être à modifier l'opinion générale à son sujet.

On va lire la confession de cette fille perversie avant d'être sortie de l'enfance, jouet de toutes les servitudes des sens, intoxiquée de toutes les manières, vicieuse et vicieuse, menée à l'inconscience par une sorte d'hystérie cérébrale. Et au milieu de cette frénésie, parfois, on verra, avec stupeur, une gravité, un besoin de douceur, une sorte d'équilibre moral absolument incompatibles avec la figure cruelle de la complice de Nathan.

Quinze ans de prison. Les jurés de Bruxelles ont parlé. C'est au tour du public, maintenant, de juger.



C'est une femme de vingt-deux ans, brûlée par six ans de vie forcenée que l'on arrête en mars 1934, en même temps que Nathan. Au début de l'instruction, elle est toujours la furie inconsciente et cynique. Elle pose devant les photographes, elle accuse son amant, elle réclame en prison des fards et des parfums. Elle est vedette, un homme a tué par elle, elle va sortir de prison, célèbre.

Les jours, les semaines passent. On ne la relâche pas. Nathan la charge pour amoin-

drir sa propre responsabilité. Dans le silence de la cellule, son exaltation tombe. Elle commence à se rendre compte qu'elle est engagée dans un engrenage terrible. Elle sent le poids terrible de la solitude.

A ce moment, quelqu'un lui écrit. Un garçon avec lequel elle a eu, l'année précédente, une aventure banale, à Paris, une aventure qui, pour tous les deux, à ce moment-là devait rester sans lendemain. Mais il la voit malheureuse. Il lui écrit. Elle lui répond. Leur correspondance devient assidue. Et à mesure qu'elle se désintoxique de la frénésie, de ce sens déformé de la vie qui l'ont conduite à sa perte, qu'elle essaie de retrouver les raisons de sa chute, c'est à lui qu'elle se confie. Cet homme dont elle se souvenait peut-être à peine au moment de son arrestation va progressivement prendre la première place dans la vie de la recluse.

Voici, à peu près in-extenso une des premières lettres, datée du 28 avril 1934, un mois et demi après l'arrestation :

« Mon cher Jacques,

(Le destinataire des lettres ne s'appelle pas Jacques. Pour lui garder le secret, c'est ce nom que je substitue au sien, chaque fois que Malou l'emploie.)

« Vous me dites que cela vous fait plaisir de remarquer que je ne vous oublie pas ! C'est tout ce qu'il y a de plus normal, mon cher Jacques. J'ai gardé un charmant souvenir de nos rares entrevues. Je ne pense pas être libre plus tôt que je vous l'ai dit. J'ai une charge très sérieuse contre moi. C'est la seule. Mais je vous assure qu'elle compte puisqu'elle me tient ici. Je vais vous expliquer quelle est cette charge ainsi que les faits tels qu'ils se sont passés. Je désire que vous compreniez la raison pour laquelle on me détient.

« Le 23 février, jour de l'enterrement du roi, ayant très mal de gorge, je fis venir mon toubib habituel. Une heure avant sa visite, Nathan me demande si je pourrais me procurer du kloroforme (*sic*); à ce moment-là je n'ai pas cherché à savoir la raison pour laquelle il en désirait; je lui ai répondu que c'était impossible.

« C'est alors qu'il m'a donné l'idée d'en demander au toubib.

« Comme jusqu'à ce jour, Jacques, j'inspirais et je méritais la confiance de n'importe qui, lorsque le toubib me fit l'ordonnance pour mon mal de gorge, je lui demandais 100 grammes de kloroforme. Il s'étonna de cette quantité si forte et, me connaissant très bien, il prescrivit 50 grammes. Jusqu'à ce moment je ne fis qu'exécuter les conseils de Nathan et vraiment je vous certifie que l'idée qu'il pouvait en faire un mauvais usage ne m'a pas effleuré l'esprit un seul instant. C'est Nathan qui est allé porter l'ordonnance et chercher le kloroforme.

« Le médecin légiste de Paris, le Dr Paul, n'avait trouvé lors de l'expertise aucune trace de kloroforme. C'est Nathan qui, afin que je sois inculpée dans l'affaire, a déclaré qu'il avait employé du kl., que j'étais au courant de ses projets puisque c'est moi-même qui lui ai procuré ce médicament !

« Que les hommes sont lâches ! C'est à en être dégoûtée pour le restant de mes jours. Dire que je serais libre si Nathan s'était contenté de dire la vérité.

« Avant-hier Nathan m'a parlé deux ou

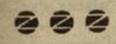


*Caractère très émotif et sensible.
 Imaginez-vous dans quel triste état
 me trouvais lorsque Pierre me battait.
 Nous un peu compte de la différence
 de Nathan.*

trois minutes. C'est la première fois, du moins sans témoins. Vous ne devineriez jamais ce qu'il a trouvé bon de me dire. Tout d'abord il m'a annoncé qu'il pensait à moi nuit et jour... Ensuite il m'a donné des détails intimes le concernant que je n'oserais pas vous dire... C'est trop cru, mais vous devinez peut-être !

« Et pour clôturer cette conversation, il m'a demandé si je le reverrais lors de sa mise en liberté... »

Lettre d'une femme qui est encore « dans la vie ». Elle ne comprend pas encore qu'elle est perdue, qu'elle ne sortira pas. Elle réclame des billets pour la Loterie, elle demande si tel billet d'une tranche déjà tirée a gagné un lot.



Le temps passe. Le sevrage de tout ce dont Malou a vécu jusqu'ici commence à lui devenir insupportable.

« Je ne parviens jamais à bénéficier d'un sommeil reposant ; même pendant ces heures-là mon imagination travaille. Je rêve toujours et toujours d'un même sujet. Et brusquement je m'éveille en proie à une terrible excitation. Déduisez-en tout ce que vous voudrez, mais ce n'est tout de même pas de ma faute ! Je ne puis commander mes rêves ! Concernant « masochisme » et « fétichisme », votre question est absurbe.

« Masochisme » signifie celui qui aime se soumettre totalement pendant les rapports sexuels. Avoir l'impression d'être entièrement dominé par quelqu'un... Ceci n'est pas mon genre... et autant ce serait naturel chez la femme, autant cela devient une anomalie chez l'homme.

« Masochisme » signifie aussi aimer pratiquer l'amour très brutal (coups, morsures, etc.), aimer n'être qu'une chose inerte une chose nulle... aimer s'amoindrir, s'abaisser à tout et subir les caprices du partenaire... je le répète ce n'est pas mon cas, mais j'aime le rencontrer chez mon partenaire. Masochisme signifie aussi d'autres choses que je ne peux vous expliquer par écrit.

« Fétichisme » est plus compréhensible car le mot l'indique plus ou moins. Tous les raffinements, toutes les complications, toutes les passions signifient « Fétichisme » et là, c'est vraiment ma partie ; je ne puis rien vous dire de plus, cela m'entraînerait trop loin. Notez que personnellement je trouve regrettable de ne plus rien ignorer à 22 ans.

« Je n'ai plus de surprises à attendre de la vie, mais il me reste encore des facultés d'en jouir. Si Nathan m'avait plu physiquement et moralement c'eût été un partenaire épatant. Il réalisait tout ce que vous pouvez imaginer. C'est d'ailleurs ses penchants sexuels et cette passion qu'il éprouvait pour moi qui l'ont perdu et non pas moi comme on essaye de prétendre. S'il ne pouvait se passer de moi, s'il ne voulait pas rentrer au domicile paternel et préférer tout abandonner, s'il tua afin de se procurer de l'argent pour ne pas me quitter, en suis-je responsable ? »

Pauvre-lady Chatterley de basse classe ! Peu à peu elle remonte vers les causes de sa déchéance.

« Et maintenant je voudrais un peu vous

parler des gens qui orientèrent ma vie vers tout ce qui touche la sensualité. Lorsque j'avais 18 ans, je vins habiter Paris. Je venais de toucher la petite fortune de maman sur mon émancipation, je fréquentais beaucoup le banquier P... et sa jeune femme. Leur appartement privé était situé rue... dans un immeuble moderne. Ils y donnaient de brillantes soirées auxquelles j'étais chaque fois conviée. Le monde y était fort mélangé. Des gens de théâtre, des hommes de lettres, des artistes de cinéma, etc.

« C'est là que je fis mon apprentissage et que je devins plus hardie dans mes expressions... Dans ma manière d'être, car avant j'étais extrêmement réservée. M. et Mme P... m'initiaient beaucoup aux choses de la vie, d'ailleurs les exemples que je vis chez eux furent suffisants.

« Ils aimaient beaucoup les toutes jeunes femmes et j'en voyais régulièrement des différentes. D'autre part je plaisais beaucoup à Mlle P... et pour finir...

« Un soir, après avoir dîné dans un restaurant russe, en compagnie des P..., de (ici le nom d'une artiste célèbre dans le monde entier) et de son impresario ils m'amenèrent dans une maison près de la porte Saint-Denis. Encore maintenant je me souviens comme je fus gênée en arrivant là. Plus mes amis se moquaient de moi, plus ma gêne s'accroissait.

« Arrivée dans la salle commune je vis une quantité de jeunes femmes absolument nues, sans le moindre petit cache-sexe. Elles vinrent toutes poser devant nous. Mes amis en choisirent deux. Petit à petit, l'alcool aidant, je m'acclimatai à ce milieu...

« Le lendemain de cette soirée j'eus une envie folle d'y retourner. Mes amis acquiescèrent et arrivée à l'entrée je fus de nouveau reprise par cette timidité. D'un côté je me sentais attirée, d'un autre j'étais honteuse de moi-même. Chaque fois ce fut ainsi. Et pourtant quelles énormes sommes mes amis n'ont-ils pas dépensées, là-bas. C'est à croire qu'ils avaient un plaisir à remarquer que je m'enfonçais de plus en plus dans cette boue. J'étais devenue perverse au possible. Plus les femmes étaient vulgaires, plus elles me plaisaient.

« Mes amis leur offraient beaucoup de champagne et d'alcool afin qu'elles devinssent ivres. Ces femmes abusaient beaucoup de moi et me demandaient beaucoup d'argent. Je le savais. Mais cela m'était égal. Je n'aurais pu m'en passer.

« Même actuellement je ne pourrai pas affirmer que j'en suis dégoûtée à jamais. Il me semble que si j'y allais une seule fois je retomberai dans l'engrenage...

« Il est hélas trop vrai que maintenant je suis corrompue. Ce qu'il y a de terrible, c'est de sentir que j'agirai toujours ainsi... que je serai toujours et toujours la victime de mes passions.

« Vu mon caractère, mes conceptions, je regrette beaucoup de ne pas être un homme. Jamais je n'aurais été fidèle. Et puis, quelle volupté, quel charme sans pareil de pouvoir être inconstant sans que qui que ce soit ait le droit d'adresser un reproche.

Si M. et Mme P... les « amis » de Malou, singuliers éducateurs d'une enfant de dix-huit ans avaient été appelés à la barre des assises comme témoin, M^e Torrès aurait pu leur dire en leur montrant Malou au banc des criminels.

— Beau travail. En voilà le résultat ! Ses sens, son imagination torturent de plus en plus la prisonnière. Elle écrit à Jacques :

« Très probablement vous filez le grand



Vous allez voir maintenant, coupé par les crises de cette sensualité malade le processus de la révolte, de la lutte acharnée contre l'accusation du désespoir et de cette faible lumière, le nouvel amour né dans la prison.

(A suivre.)

M. LECOQ.

La semaine prochaine :
 La suite des lettres de
 MALOU GÉRIN

amour avec la Danoise. A quelles folies vous êtes vous livré en compagnie de cette sirène ? Donnez-moi beaucoup de détails.

Ou bien :

« Quelquefois, cela m'ennuie d'être telle et je voudrais étouffer ces instincts si pervers. Et puis lorsque j'analyse ce sujet, j'en conclus que la convoitise sexuelle est l'expression même et le vœu de notre nature la plus profonde.

« Vous me reprochez mes « mauvaises habitudes ». Et que veut dire « mauvaise » ? Au contraire ne les trouvez-vous pas bonnes ! Dans mon cas, il faut bien m'en contenter. Je mange des merles au lieu de grives. Cela ne veut pas dire que ces habitudes seront abandonnées lors de ma libération. Mais savez-vous qu'elles vieillissent terriblement.

Et au milieu de cette frénésie sexuelle, un peu de fraîcheur, presque de pureté, brusquement...

« D'ici quelque temps je broderai un ouvrage pour vous, mais comme je ne puis rien faire sortir d'ici avant la fin de mon procès, il vous sera remis, d'ici cette époque, soit par moi-même si je suis acquittée, soit par mon avocat si on commet l'injustice de me condamner.

« Vous garderez cela en souvenir de moi en n'oubliant jamais que c'est pendant des heures bien dures que je l'aurai confectionné... »

Du fond de sa prison de Forest, Malou Gérin écrit des lettres pathétiques qui révèlent son étrange et secrète personnalité de fille perverse et passionnée.

*Les trois à Paris, sont infectés de
 maguereaux et gigolos. et y'en a de
 de tout d'oh le leur dire : a a des
 de une petite injurie : vous savez
 de une gigolo, très gros, il possède
 voiture et veut le mariage, mais
 figure. veut qu'il le d'adorer
 de d'écouter une soirée. Je ne suis
 de la lui refuse et de lui rendre le
 de l'aurais pas des jeunes gens*

*Il y a un peu de chagrin. Hier, j'ai
 de la plus de voir de tristesse
 les jours de voir : il paraît que
 de mort de plus que N. aura tué
 de de la plus de voir de tristesse
 de de la plus de voir de tristesse
 de de la plus de voir de tristesse*

Marie-Laurie-Gérin.
 82, avenue de la Jonction
 Fourelles



*Je n'ai pas encore de elle
 de la photo de M. L. après
 de elle est nue : on la voit regardé
 de la haine de de compose déjà
 de cause du Florence. C'est après
 de Pierre et j'ai éprouvé une
 en voyant cette photo. Je n'aurais
 de M. L. : a se sujet je n'ai
 de de dimanche à Paris, après de*

L'ENJORCELEUTE

CECI INTERESSE TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PERES ET MERES DE FAMILLE

L'ECOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, la brochure qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'Ecole Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 94.901 : Classes primaires et primaires supérieures complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professeurs, Bourses.

Broch. 94.909 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 94.914 : Carrières administratives.

Broch. 94.917 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 94.920 : Emplois réservés.

Broch. 94.929 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 94.932 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 94.938 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 94.944 : Anglais, espagnol, italien, allemand, russe, portugais, arabe, annamite, espéranto. — Tourisme.

Broch. 94.946 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 94.953 : Marine marchande.

Broch. 94.959 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professeurs.

Broch. 94.964 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professeurs).

Broch. 94.968 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chaussure (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modiste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professeurs).

Broch. 94.974 : Journalisme : secrétariats. — Eloquence usuelle. — Rédaction littéraire.

Broch. 94.977 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 94.983 : Carrières coloniales.

Broch. 94.985 : L'Art d'écrire.

Broch. 94.992 : Carrières féminines.

Broch. 94.998 : Pour les enfants débiles.

Envoyez aujourd'hui même à l'Ecole Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets à titre gracieux et sans engagement de votre part.

La Vérité dans Votre Horoscope

Laissez-moi vous dire gratuitement certains faits de votre existence passée ou future, la situation que vous aurez, et d'autres renseignements confidentiels. Vous connaîtrez votre avenir, vos amis, vos ennemis, le succès et le bonheur qui vous attendent dans le mariage, les spéculations, les héritages que vous réaliserez.

Laissez-moi vous donner gratuitement ces renseignements qui vous étonneront et qui modifieront complètement votre genre de vie, et vous apporteront le succès, le bonheur et la prospérité. L'interprétation astrologique de votre destinée vous sera donnée en un langage clair et simple, et ne comprendra pas moins de deux pages.

Pour cela, envoyez seulement votre date de naissance, avec votre nom et votre adresse, écrits distinctement et de votre propre main, et il vous sera répondu immédiatement. Si vous le voulez, vous pouvez joindre Fr. 1.— pour les frais de correspondance.

Profitez de cette offre qui ne sera peut-être pas renouvelée. S'adresser ROXROY, Dept. 2429 U Emmastraat, 42, La Haye (Hollande). Affranchir les lettres à Fr. 1.50.

Remarque : Le Professeur Roxroy est très estimé par ses nombreux clients. Il est l'astrologue le plus ancien et le mieux connu du Continent car il pratique à la même adresse depuis plus de vingt ans. La confiance que l'on peut lui témoigner est garantie par le fait que tous les travaux pour lesquels il demande une rémunération sont faits sur la base d'une satisfaction complète ou du remboursement de l'argent payé.



Comment guérir rapidement les maladies mentales et nerveuses

Une science nouvelle : guérisons assurées des maladies mentales, nerveuses, par la science de la suggestion hypnotérique. Telle que nous l'appliquons, elle guérit incontestablement la neurasthénie, idées fixes, timidité, impressionnabilité, angoisse, obsession, peur, tic nerveux ; mauvaises habitudes, bégayement, hystérie, rougissement, etc... Consultez le professeur A. Lapotre, directeur de l'Ecole pratique de Suggestion de Paris, fondée en 1909, Officier d'Instruction publique pour services rendus aux sciences, qui pratique depuis 30 ans, 92, bd Diderot, Paris (téléphone Dorian 47-72).

POUR TOUS

LA LOI DE DÉFENSE SOCIALE

Le procès de l'immonde Pierre Nathan, devant la cour d'assises de Bruxelles, a attiré l'attention du public sur une particularité du code pénal belge : la loi de défense sociale.

Dans tout procès criminel, le défendeur a le droit de faire poser au jury une question relative à la responsabilité de l'accusé et le jury est obligé d'y répondre.

Si l'accusé répond affirmativement, s'il déclare qu'il y a lieu d'appliquer la loi de défense sociale, alors l'accusé cesse d'appartenir à la justice ; il n'a pas à être condamné ; il est aussitôt placé dans un établissement où sous la surveillance des médecins il sera examiné, gardé, et enfermé pour un temps variable.

Cette loi de défense sociale n'existe pas en France, et c'est un grand dommage.

On a trop souvent, dans les audiences de cour d'assises de chez nous, assisté au spectacle irritant d'une cause qu'on sentait devoir être inévitablement mal jugée.

Il est des cas où l'accusé n'est ni assez dément pour échapper entièrement à une sanction, ni assez sain d'esprit pour la mériter dans toute sa rigueur.

Quelle est alors la solution ?

Une peine moindre et dont la diminution est proportionnelle à la perte des facultés mentales ? Résultat stupide. Là où un accusé normal aurait mérité le bague à perpétuité, on donnera à l'accusé mentalement inférieur dix ou quinze ans de travaux forcés...

Qui n'aperçoit la sottise de cette solution ? Et cependant, c'est ce qui se produit très fré-

quemment dans les causes soumises au jury français.

En Belgique, la loi de défense sociale permet d'appliquer le traitement que réclament à la fois l'équité et — comme son titre l'indique — la protection de la société.

Dans des établissements parfaitement organisés, l'accusé sera désormais soigné. La cour ayant fixé un délai d'internement, ce délai peut être, selon les cas, prolongé, ou réduit. Il n'est donné qu'à titre indicatif.

Tout dépend de l'état du sujet. Il sera libéré, lorsque les médecins estimeront qu'il est adapté à la vie sociale et qu'il peut, sans danger, être remis sur le pavé...

Sans doute, abuse-t-on en Belgique de la demande d'application de la loi ?

Mais le dommage est nul. Les avocats la sollicitent trop fréquemment. Mais les jurés la refusent lorsqu'il est évident que l'accusé a commis, en toute lucidité, son crime.

La loi sur la défense sociale ne vise d'ailleurs pas seulement les fous. Elle concerne aussi les délinquants incorrigibles, les récidivistes qui sont un danger public. Pour ceux-là, la relégation n'existant pas comme chez nous, ils sont également placés dans des maisons spéciales et répartis en diverses catégories : l'une pour le temps d'épreuve, l'autre pour ceux qui manifestent une tendance à l'amendement, une autre, enfin, pour ceux qui sont définitivement perdus.

Le système belge constitue dans le domaine pénal un mécanisme merveilleusement précis ; la réforme de notre droit criminel exigeraient que la France s'en inspirât.



Pourquoi marcher à tâtons, UNE ÉTOILE BRILLE AUSSI POUR VOUS.

Nous vous offrons aujourd'hui l'occasion inespérée de marcher en pleine lumière et de suivre votre étoile.

Ne la laissez pas passer ! Nous sommes les seuls possesseurs de la table horoscopique du célèbre Brahmane Vyndhia.

Vous connaîtrez, grâce à elle, toutes vos chances de succès et d'insuccès en : amour, affaires, santé, loterie... En un mot, tout votre avenir.

D'autre part, elle vous enseignera la précieuse science de la chiromancie. Vous pourrez vous-même lire dans votre main tout ce qu'elle renferme.

Il vous suffit de nous envoyer la somme de "dix francs" pour recevoir en une seule fois et sans restriction, ce que nous vous promettons. "Vous n'avez pas à craindre la moindre nouvelle demande de fonds."

N'hésitez pas ! Toutes les différentes phases de votre vie en bénéficieront. Chaque jour vous pourrez vous reporter aux enseignements du Brahmane Vyndhia, et, chaque jour vous lui serez un peu plus reconnaissant.

POUR ASSURER
VOTRE BONHEUR

10 FRANCS



BON A DÉCOUPER
 et à adresser au Brahmane Vyndhia (service DT)
 9, rue Honoré-Chevalier - Paris

Nom

Adresse

Veuillez m'envoyer à l'adresse ci-dessus, la table Horoscopique complète du Brahmane Vyndhia.
 Ci-inclus la somme de dix francs, qui me donne droit sans restrictions et sans nouvelle demande de fonds, à tout ce que vous indiquez dans cette annonce.

SIPAC

ET C'EST TOUT!

25 fr. MONTRE BRACELET
 forme ronde, homme ou dame
 En argent contrôlé..... 39 f.
 Forme allongée, chromé... 32 f.
 Dame, plaqué or ou argent... 35 f.
 Env. cont. remboursé - Garantie 10 Ans
 E.V. JAMS MORTEAU p. Besançon

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

Remades WOODS, 10, Archer Street (219 TAE), Londres W1



New-York (de notre correspondant particulier).

Sortez les pompes ! Préparez les machines à gaz, les masques ! Armez les fusils et les mitrailleuses ! Gardez toutes les portes ! Appelez la troupe ! Les forçats de la mine se sont révoltés...

L'ordre court dans tous les postes de l'immense forteresse de Lansing.

C'était à Lansing, bague de l'Etat du Kansas (U.S.A.). Ce nom, cette province ne disent pas grand chose à beaucoup d'hommes en Europe, mais aux Etats-Unis ils ont une valeur symbolique. Le Kansas, c'est un

des plus grands centres de l'activité criminelle aux Etats-Unis. C'est, en même temps que le Missouri, l'Arkansas et l'Oklahoma, une contrée sauvage et montagneuse où les bandits les plus célèbres de l'Amérique, William Underhill, Harvey Bailey, Kelly « la Mitrailleuse », tous ennemis publics n° 1, se sont terrés avant d'être capturés dans des combats sans merci.

Et Lansing, c'est la ville des bagnes. De là, Harvey Bailey et Underhill se sont évadés, capturant le directeur de la prison, terrorisant la ville, cambriolant les banques, soutenant un combat avec la police au cours duquel Underhill fut tué, tandis que Harvey Bailey réussissait à s'enfuir. Là existe la géologie souterraine la plus terrible de l'Amérique, une mine de charbon où ne sont employés que des condamnés aux travaux forcés. Ils travaillent à 730 pieds (deux cents mètres au-dessous de la terre habitée par les hommes) ; ils sont parqués là dans l'obscurité, sous la menace permanente des gardes-chiourmes, du fouet et des fusils.

La révolte éclatait brusquement, dans des circonstances tellement extraordinaires, que les autorités étaient prises au dépourvu. On était au 18 juin à cinq heures. Trois cent quatre-vingts forçats venaient d'être descendus au fond de la mine et ils venaient de faire prisonniers onze gardiens qui les accompagnaient. Leur chef brisait le câble de l'ascenseur qui sert à transporter les mineurs. Ils coupaient les fils téléphoniques.

Un seul fil resta en communication avec Robert Murray, le directeur du bague souterrain. C'était afin qu'il entendit l'ultimatum des émeutiers.

— Allo ! Directeur. Ici, les forçats. Vos gardiens sont prisonniers. Inutile de réprimer la révolte. Nous nous sommes enfermés dans la ville. Nous saurons mourir s'il

PARTOUT

" L'AGMOPHAGIE "

Au procès de Pierre Nathan, la discussion des médecins-experts se fit à huit clos. Nos amis belges sont pudiques ! Quelles scandaleuses révélations avaient bien pu être faites sur la vie intime de l'assassin, de Malou, leurs habitudes et manies ?

Les journalistes, exclus des débats comme le public, en étaient réduits à des hypothèses. L'un d'eux eut une idée de génie. Il inventa une tare, à la charge de Pierre Nathan : le meurtrier de Mme Hérel était atteint d'agmophagie, et ceci expliquait tout.

L'agmophagie ? Quel était donc ce mal nouveau, inconnu des psychiatres, cependant fort experts en terminologie ? Le docteur Paul reçut l'autre matin une vingtaine de coups de téléphone de confrères qui, ayant lu le compte rendu du procès, étaient fort intrigués. Il ne sut que répondre.

Le professeur Balthazard ne fut pas moins assailli.

Les maîtres les plus savants restaient coi. L'agmophagie a fait son entrée dans la science : c'est le *Donogoo-Tonka* de la médecine mentale.

Toutefois, un aliéniste ne voulut point paraître ignorant. A un de nos confrères qui l'interviewait, il répondit : « Je crois me rap-

pelez que l'agmophagie est une tendance à se sucer les doigts de pied. »
Preuve évidente de folie.

A la vérité, ce n'est pas cette forme de volupté que les psychiatres belges relevèrent comme le signe de la démence partielle de Pierre Nathan.

Pierre Nathan en avait fait confidence aux experts, lorsqu'ils l'interrogèrent dans sa cellule : il avait des goûts beaucoup plus banaux et, dit-on, assez répandus.

Mais à Bruxelles, les « hommes de l'art » ne le pensent pas ainsi et le plaisir que prenait l'assassin à certaines caresses fut qualifié par eux de preuve certaine de dégénérescence. A les en croire, dès lors les fous ne se compteraient plus.

L'AFFAIRE DEGLAVE

« Presque toujours la vie dépasse en puissance la fiction la plus osée », convenait volontiers Balzac.

Nos confrères Jean Dorian et René Miquel se sont souvenus de cette remarque de l'auteur du *Père Goriot* en nous contant un des plus troublants procès de M^r Campinchi : *L'Affaire Deglave* (1).

Le lecteur est littéralement pris par cette rare aventure humaine. Ces deux cent cinquante pages émouvantes remettent en faveur, en marge du roman policier, le roman judiciaire.

(1) Librairie des Champs-Élysées.

Dès que fut annoncée cette pathétique enquête dans *Déetective*, d'anciens condamnés ont écrit, nous faisant connaître le calvaire qu'ils vécurent avant de pouvoir se reclasser dans la société. Mais certains d'entre eux nous objectent :

Ne va-t-on pas jeter nos misères et nos noms en pâture à l'opinion et de nouveau rendre inutiles les efforts que nous avons faits pour reprendre la place que notre faute nous avait fait perdre.

Ces malheureux peuvent nous écrire sans crainte, brièvement, en notant l'essentiel de leur calvaire. Leurs noms ne seront en aucun cas publiés. Ils demeureront strictement secrets.

Leur confession rendra plus vivante.

QU'ÊTES-VOUS DEVENUS ?

grande et pathétique enquête sur les dessous d'une grande

MISÈRE HUMAINE

LA RÉVOLTE DES DAMNÉS

le faut, mais la mine sautera avec vous, avec vos gardiens, avec le bagne.

— Que se passe-t-il donc ? bredouilla M. Robert Murray.

— Il se passe que nous en avons assez d'être mal nourris, maltraités, frappés sans raison. Vos gardiens sont des brutes. Le médecin a laissé mourir sans soins deux de nos camarades dans une cellule glaciale. Nous exigeons la révocation du médecin et des gardiens coupables.

Les révoltés ne reçurent pour réponse que la communication de l'alarme. M. Robert Murray les entendit encore :

— A votre aise pour les représailles. Mais sachez que, avant de mourir, nous mettrons à mort nos otages.

Le bruit de la révolte se répandit comme une traînée de poudre dans toute la ville de Lansing. Les révoltés avaient bien prémédité leur mutinerie.

On découvrit que, avant de se laisser enfermer dans la mine, ils avaient vidé le magasin à provisions du bagne. Ils avaient transporté les vivres dans une galerie. Ils n'avaient oublié qu'une chose : c'était de faire une provision d'eau suffisante.

Mais ils n'y pensaient pas. Un délire, une frénésie inouïe de révolte s'emparaient des damnés. De leur tombeau vivant, ils risquaient le tout pour le tout. Ils ne reculaient devant rien ni même devant le risque de périr dans une mort atroce.

Ils étaient sans armes ; quelques rares couteaux, fabriqués en fraude, constituaient tout leur arsenal. Mais ils croyaient avoir rendu l'accès de la mine impraticable. Et ils attendaient soit l'absolution et le châtiement de ceux qu'ils accusaient de les faire souffrir, soit la mort par épuisement.

Ils avaient oublié aussi qu'un ascenseur de sécurité, une cabine blindée ou il y a en permanence des mitrailleuses, était aménagée dans la cheminée de ventilation et que, de là, la police pouvait à volonté leur livrer un combat, dont l'issue, étant donnée qu'ils n'étaient pas armés, ne pouvait être douteuse.

Les émeutiers, accroupis au fond des galeries, virent apparaître brusquement devant eux cette forteresse en miniature. Cinq gardes armés de mitrailleuses l'occupaient. Des fusils pointaient à travers les meurtrières. L'ascenseur était construit de telle manière que, de là, les assaillants dominaient les galeries où les émeutiers se pressaient.

Quand ils virent glisser lentement sur son câble le terrible char de guerre, quand ils le virent apparaître devant eux, les forçats poussèrent de longs cris.

— A mort, à mort les chiens ! On vous brûlera vifs.

— Rendez-vous, criaient les policiers.

Une longue fumée s'éleva. Elle montait dans la recrudescence des cris des forçats. Elle faisait taire les policiers. Cette fumée, c'était la menace du feu à la mine.

Les forçats avaient, en effet, accumulé les bottes de foin et de paille, réservées habituellement à la nourriture des mulets qui travaillaient à la mine, et ils y mettaient le feu. Un jet de flammes illumina les galeries sinistres, lugubres, que les courants d'air poussaient au delà... Les flammes léchaient la cage blindée où se cachaient les policiers et les gardiens.

Des coups de feu retentirent. Il fallait arrêter à tout prix l'œuvre des incendiaires. L'arrêter avant que la mine fut détruite. Une indescriptible mêlée se fit ; les émeutiers attaquaient l'ascenseur blindé ; mais d'autres, qui commençaient à craindre pour leur vie, éteignaient déjà le feu à coups de botte.

— Éteignez, ou nous continuons de tirer et nous vous tuons tous, criaient les policiers.

Les flammes cessèrent et, en même temps, les coups de feu. Alors, la porte de la cage blindée s'ouvrit et on en vit descendre M. Robert Murray, le maître du bagne souterrain.

Il faut reconnaître que cet homme impitoyable, inflexible, risqua courageusement à cette minute son honneur et sa vie. Seul et sans gardes, il avançait dans la galerie centrale de la mine ; il haranguait les émeutiers :

— Rendez-vous d'abord. Nous n'avons pas à écouter les réclamations dans la révolte ! En rang et haut les mains, sinon je vous fais abattre par mes mitrailleuses, comme des chiens.

— A mort !
— Comme des chiens ! répéta M. Robert Murray.

Deux hommes s'avancèrent vers lui, deux de ses gardiens. Les émeutiers les relâchaient sous conditions : ils avaient donné leur parole qu'ils exposeraient complètement les revendications des forçats.

— Tant pis pour vous, cria Robert Murray.

Il regagna sa cabine blindée. Il la regagna — Si vous, faites des représailles, nous abattrons les otages !

Des heures lourdes suivirent. Au fond de la mine, deux camps se formaient parmi les émeutiers : certains voulaient se rendre ; d'autres ne pensaient qu'à mourir. La nuit passa ainsi. Au-dessus de la mine en révolte, les chefs du bagne tenaient un conseil de guerre. Le matin arriva. Il fallait en finir.

Le jour se levait lorsque le directeur du bagne lança par la seule ligne téléphonique qui reliait encore la terre à la mine, un ordre bref :

— La soupe est prête. Montez immédiate-

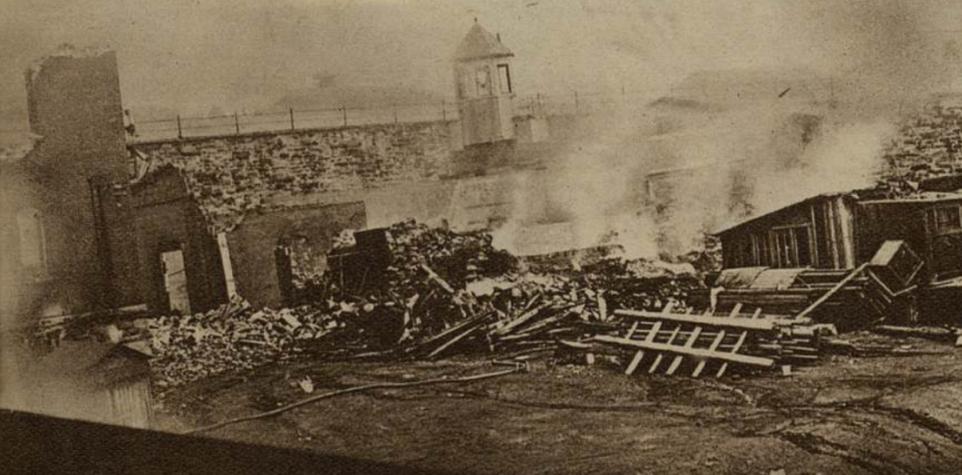
ment, sinon je fais fermer les cheminées de ventilation et je répands sur vous des flots de gaz asphyxiants. Est-ce oui ? Est-ce non ? Gardiens, commencez.

Un flot de gaz lacrymogènes commença à se répandre dans la mine. Et de nouveau l'ascenseur blindé descendit. Des gardiens masqués allaient organiser l'attaque.

Tout fut fini. Une bataille s'engagea, mais les émeutiers furent facilement réduits à se rendre. On les expulsait par groupes et on les enfermait aussitôt dans des cachots.

Mais, si la mine est sauvée, le bagne n'est pas pour cela préservé de la colère des forçats. Quand le démon de la révolte est déchaîné dans les entrailles de la terre, quand des hommes qui n'ont rien à perdre ont connu l'ivresse d'une lutte désespérée, quelles chaînes peuvent leur rendre leur mentalité d'esclave ?

Roy PINKER.



LE DÉMON DU COUVENT

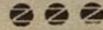
Aubenas (de notre envoyé spécial).

TANT est beau le décor, tant est beau le crime ! En vérité, ce vers échappé d'une boiteuse complainte chantée en Ardèche, voici un siècle, autour de l'échafaud des aubergistes assassins de Peyrebeille, s'applique mieux encore à la sombre histoire de magie, de volupté et de mort qui s'est déroulée, au début de ce mois, sous le ciel au bleu profond des monts du Vivarais.

Le voyageur venant de Privas, au déclin d'un beau jour, après la dure montée du col de l'Escrinet, haut de mille mètres, découvre soudain l'immense vallée de l'Ardèche, tourmentée, nue et chaude. Ici commence la Provence. Et brusquement, après quelques instants de descente parmi des gorges pleines de la lavande où sifflent les cigales, apparaît, à un détour du col d'Aurioles, une ville orgueilleuse, véritable nid d'aigles accroché au sommet d'un roc de granit. C'est Aubenas, la vieille citadelle huguenote, toute démantelée par l'âge et par les sièges qu'elle a subis.

Le voyageur s'approche. Parvenu au pied de l'énorme rocher autour duquel la rivière Ardèche enroule son lit de pierres, il aperçoit, en levant les yeux, des tours massives, des murs crénelés, des échauguettes, un lourd donjon, tout un manoir féodal enfin qui découpe ses ruines sur un fond de crépuscule plus rouge qu'un incendie. A droite des remparts, comme posé sur eux, le dôme croulant d'un cloître. Plus curieuse encore est la ville elle-même, avec ses ruelles étroites, tortueuses, surplombées de mâchicoulis, ses maisons ornées de figures grimaçantes. Pas de fils aériens, pas de panneaux-réclames, mais des enseignes forgées et des gargouilles d'autrefois. Cévenols de race, méridionaux d'esprit, les quatre mille habitants de la cité semblent vivre là comme « au bon vieux temps ». Ils parlent le patois d'oc, avec l'accent, et, le soir venu, il déambulent par petits groupes sur le mail encombré de terrasses, ou viennent jouer aux boules sous les platanes de la place du Château.

D'Avignon à Aurillac, les albenasiens — c'est ainsi qu'ils s'appellent — ont la réputation d'être un tant soi peu paillards. Réputation exagérée, sans doute, mais il se peut que le sang provençal qui anime ces solides montagnards les pousse aux franchises lippées et les porte à aimer le jupon toujours comme « au bon vieux temps ». Henri IV, le Vert-Galant, ne fut-il pas, en 1570, l'hôte de cette merveilleuse citadelle ?



Aubenas était d'ailleurs de mémoire d'homme, une ville sans histoires. Et voilà que, le 15 juin dernier, précisément un samedi jour de foire, à l'heure incandescente du crépuscule, une surprenante rumeur se répandit dans le dédale des petites rues et des « encoules » de la cité, ameutant les badauds sur le mail, arrêtant les jeux de boules sous les platanes de la place du Château.

— Un crime... deux crimes ?... il

paraît qu'il y a un « fada » qui a tué des filles dans le couvent de Saint-Benoît.

La nouvelle s'amplifiait, se déformait. Les hommes en bras de chemise, les femmes mouillées, par le mistral très vif ce soir-là, dans la soie de leurs robes claires, se précipitèrent vers la gendarmerie. L'adjudant Bertrand en sortait justement accompagné du commissaire central Brives, du serrurier Eymard et d'un paysan à la face ridée et recuite qui les suivait gauchement tenant, d'une main, son chapeau, et de l'autre, une lettre froissée.

— Tiens, cria quelqu'un, mais c'est le père Nouguié, un brave cultivateur de Montagnac, près de Saint-Andéol. Que se passe-t-il donc ?

La veille, le père Nouguié avait reçu une étrange missive. L'écriture était malhabile, l'orthographe des plus fantaisistes.

« C'est moi, Pierre Chambrodès, put-il lire, qui vous écrit pour vous faire savoir que votre fille Paulette est chez moi, place de la Grenette, dans le couvent, à Aubenas. Elle est morte depuis au moins huit jours. Elle était venue, comme d'habitude, manger et coucher. Mais, le matin, un de mes copains est arrivé, il a eu une discussion avec Paulette et il a fait la bêtise de la tuer. J'ai eu peur. Je me suis ensauvé et je vous fais bien des excuses pour le dérangement. »

Le cultivateur de Montagnac avait eu déjà bien des tracasseries avec sa fille. Il avait prévu que cela finirait mal. Aussi, au reçu de l'étrange billet de Chambrodès, un vieillard de soixante-deux ans dont il savait que Paulette était la maîtresse, était-il accouru à la gendarmerie d'Aubenas.

Tandis que les quatre hommes cheminaient en direction de la place de la Grenette, le père Nouguié répétait, pour la dixième fois peut-être, à l'adjudant Bertrand, ce qu'il savait du passé mouvementé de sa fille. Hystérique née, Paulette Nouguié avait, dès l'âge de quatorze ans, atteint les limites les plus reculées de la déchéance et du vice. A peine pubère, elle courait les monts de la région d'Antraigues, se donnant aux garçons des fermes, satisfaisant pour quelques centimes — car déjà elle monnayait ses faveurs — les bas instincts de quelques bûcherons voisins. Elle avait été l'héroïne d'une vilaine affaire de mœurs dans une école libre des environs de Vals. Son père, désespéré, l'avait alors enfermée au couvent Saint-Régis. Au bout de quinze mois, on l'en dut chasser, sa fièvre charnelle s'étant reportée sur ses jeunes compagnes. Libre cette fois, à seize ans, elle se livra sans aucune retenue à la fureur sexuelle qui la dévorait. Ouvrière dans une usine de soierie de Lavelade, exubérante, volage, parfois voleuse, vrai souillon de ferme, elle allait de l'un à l'autre, tantôt passionnée, tantôt vénale.

Le père Nouguié avait vu enfin, sa fille Paulette se marier avec un ouvrier du Pont-de-Labeaume. Hélas ! Un mois à peine après cette union, sa fille abandonnait son mari, préférant au calme du foyer conjugal le piment dangereux des amours changeantes. C'est alors qu'elle connut Cham-

Une ville orgueilleuse, véritable nid d'aigles, c'est Aubenas, la vieille citadelle huguenote aux tours massives, aux murs crénelés.

brodés et d'autres vieillards d'Aubenas. Pierre Chambrodès lui donnait plus d'argent que les autres ; il lui avait même, au début de l'année, acheté une bicyclette. Mais elle en avait inconsciemment une peur intense.

— C'est un démon que ce vieux, confiait-elle ; il amène chez lui des amis avec qui il fait toutes sortes de sorcelleries.

C'était tout ce que savait le malheureux père. Ces révélations jetaient cependant une diabolique lueur sur la disposition de Paulette, que nul n'avait revue depuis le 5 juin. Le commissaire Rives n'avait-il pas reçu quelques instants plus tôt, cette autre lettre de Chambrodès où celui-ci expliquait à nouveau, mais de façon différente, le meurtre de la prostituée :

« C..., mon camarade habituel de plaisir, est venu le matin. Quand Paulette s'est habillée pour partir, elle semblait très surexcitée. Soudain elle nous a crié de la tuer car jamais le Bon Dieu, disait-elle, ne lui pardonnerait l'abominable chose qu'elle avait faite avec nous. Elle avait mon revolver en main. Elle avait aussi un couteau et pourtant elle est allée chercher une corde dont elle s'est entouré le cou. Elle nous en a donné les bouts et elle nous a dit de tirer un coup sec. C'est ce que nous avons fait, C... et moi, et elle est morte. Il fallait que je vous dise cela. »

Chambrodès était-il bien l'auteur de ces lettres ? N'était-ce pas là quelque macabre mystification ? Ou bien allait-on réellement découvrir au couvent le cadavre de la fille et se trouver tout à coup devant un ténébreux crime où la plus basse débauche se mêlerait à des pratiques aussi moyenâgeuses que l'étaient les murailles délabrées qui entourent la place de la Grenette ? C'est ce que se demandaient avec une certaine émotion l'adjutant Bertrand et le commissaire en pénétrant, par un escalier voûté qui s'ouvre sur cette curieuse place, dans les ruines de l'ancien couvent de Saint-Benoît où le vieux Chambrodès logeait, sans bourse délier, depuis bientôt dix ans.

Construit en 1640, par les dames de Saint-Benoît, transformé en halle aux grains par la Révolution, actuellement hangar du matériel d'incendie de la cité — Aubenas fut jadis la ville qui compta le plus de cloîtres et de monastères — le couvent ne sera bientôt plus qu'un amas de pierres croulantes qui disparaîtront sous un épais tapis de lierre. Depuis longtemps une atmosphère de sabbat pesait sur ces murs lézardés. On oubliait trop que c'était sous son dôme encore intact que Marie de Modène pleura la triste destin de son époux, le maréchal d'Ornano, « mort au donjon de Vincennes, en un cachot qui valait son pesant d'arsenic ». On préférait le peupler d'infénales légendes. Ces légendes sinistres, le vieux Chambrodès les connaissait-il lorsqu'il vint chercher un gîte dans une des dernières cellules habitables du couvent, vaste et froide pièce dont l'unique fenêtre surplombe de cent pieds la route de Vals et domine le grandiose panorama de la vallée de l'Ardèche ? En tout cas, on comprend l'émoi de ceux qui étaient venus là le 15 juin, à la brune, pour forcer l'épaisse porte de bois de la cellule aménagée par le vieillard.

Le mistral soufflait en tempête dans les galeries délabrées, éteignant parfois l'unique bougie. Sur la place, les badauds, troublés eux aussi, demeuraient silencieux.

Enfin la porte céda. Une bouffée d'air empuanti fouetta les quatre hommes au visage. Ils avancèrent courbés, la main droite plaquée au visage. Il pénétrait encore assez de jour dans l'ancien *in pace* des dames de Saint-Benoît pour que l'on pût distinguer allongée au pied d'un grabat, les bras en croix, la tête portant contre une grosse pierre, le cadavre pestilentiel d'une femme. C'était bien le corps de Paulette Nouguière. La vermine qui, depuis une semaine, creusait sa chair glacée, l'avait gonflée et rendue hideuse. Le paysan de Montagnac tomba à genoux, près du cadavre.

— C'est vrai, qu'ils me l'ont tuée ! murmura-t-il.

La nuit tiède couvrait maintenant de son ombre l'atroce scène. Un lourd et rou-

ge secret envanissait le couvent. La légende avait pris corps. Les ruines du couvent étaient devenues un lieu maudit.



L'autopsie démontra que la pauvre fille avait été étranglée, non à l'aide d'une corde, mais avec les mains. La mort devait remonter à une dizaine de jours. L'estomac était vide. La malheureuse était entièrement vêtue. Le 5 juin, au soir, M. Saulnier avait vu pour la dernière fois, le vieux père Chambrodès. C'était donc vraisemblablement le 6 juin, au matin, que Paulette Nouguière avait succombé. Aucun cri, aucun bruit de lutte n'avait été perçu dans le voisinage. Le vieillard avait-il opéré seul ? C'était fort possible. Mais dans sa lettre au commissaire, Chambrodès n'avait-il pas déclaré avoir eu pour complice un de ses camarades de plaisir, un certain C...

C... qui, à l'encontre de son dénonciateur, n'avait pas disparu d'Aubenas fut convoqué à la gendarmerie et longuement entendu. Dès qu'il connut l'origine des soupçons pesant sur lui, il s'écria :

— Ah ! le salaud !... Chambrodès a voulu se venger de ce que, depuis près de deux ans, je ne le fréquente plus. Je n'ai donc aucun scrupule à vous montrer, sous son vrai jour, ce redoutable bonhomme.

L'alibi de C... ayant été reconnu exact, on le laissa parler au titre de témoin. En recoupant sa déposition avec les déclarations peu ou prou sincères d'autres albanaisiens, les enquêteurs s'efforcèrent de résoudre le mystère du couvent de Saint-Benoît.

Né à Aubenas, en 1873, Pierre-André Chambrodès, doué d'un tempérament très ardent fut, dans sa jeunesse, le plus audacieux et le plus entreprenant tresseur de jupes du Vivarais. Il était de loin, de Largenlières à Saint-Péray, le plus habile tourneur de valses et de polkas. Il tournait aussi les têtes des jeunes vivaraises.

Ce sang gaulois, qui coulait dans ses veines, il ne le ménagea pas à sa patrie durant quatre ans de guerre. Il revint du front médaille et mutilé, et toujours aussi ardent. Mais son temps était passé. Il portait beau encore, il lui manquait la jeunesse. Pour avoir voulu se montrer trop hardi, à la sortie d'un bal, en 1922, à Privas, il reçut deux coups de couteau dans le ventre et faillit y laisser sa peau. Sa première femme légitime ayant succombé à des couches trop fréquentes, il songea à se remarier. Sa réputation de don Juan faisait fuir. Nulle femme ne voulait associer sa vie à un aussi brûlant gaillard et, ne pouvant plus épancher sa soif sans payer désormais argent comptant, il devint le pilier de la maison close d'Aubenas, la *Villa des Roses*. Une des pensionnaires, Cécile Rémy, accepta de l'épouser. L'ex-prostituée était ivrogne et dépensière. Ce furent bientôt dans le ménage, des scènes d'une violence inouïe. Un matin, Chambrodès poursuivit la malheureuse affolée sur les bords de l'Ardèche. On repêcha, le soir, le cadavre de la malheureuse. Peut-être exhuma-t-on bientôt cette vieille affaire, mais en tout cas, à l'époque, le médecin commis avait conclu à l'accident.

Veuf une fois de plus, Chambrodès trouva encore à se remarier en 1926, avec une brave ouvrière de Saint-Privat. Au bout de trois mois, sa nouvelle épouse, épuisée par les excès du galant quinquagénaire, et lasse d'être, *par-dessus le marché*, continuellement trompée, demanda le divorce et reprit sa liberté.

Notre homme était devenu une sorte de Barbe-Bleue régional. Le mariage lui était désormais interdit. La *Villa des Roses* lui était fermée. Mais le chômage commençait à sévir dans les usines de soierie des environs de Vals. Sans travail, sans pain le plus souvent, des ouvrières, jeunes ou vieilles, acceptèrent de partager, de temps à autre, les nuits de Chambrodès. Ses gains appréciables de tourneur sur bois, sa pension de mutilé attiraient les convoitises, et la plupart du temps, malgré sa défiance, le vieillard se faisait « escaner », comme on dit là-bas, par ses passagères maîtresses. L'une d'elles, une jeune dévoyée, surnommée la *Bifteck*, lui déroba un jour toutes ses économies, 5.000 francs cachés dans une paillasse pisseuse. Patiemment, le vieux gaillard reformait son magot et se faisait invariablement « entôler » à nouveau. Jamais il ne porta plainte.

Avec l'âge, Chambrodès devint libidineux. Il ne recherchait que de très jeunes femmes ; bien souvent, il attira ou tenta d'attirer chez lui, dans sa cellule du couvent, les fillettes mal surveillées, du quartier. La police alertée s'appretait à intervenir, quand, brus-

quement, ces attentats cessèrent. Le vieux-beau de Saint-Benoît, à l'âge de soixante et un ans, avait enfin réussi à s'attacher une jeune femme de vingt ans. C'était Paulette Nouguière. Sans morale, paresseuse, se contentant de peu, l'ancienne novice du cloître de Saint-Régis partagea l'existence graveleuse de l'insatiable vieillard. Elle demeurait avec lui et pourtant elle était terrifiée par les étranges services qu'il exigeait d'elle, services qu'elle qualifiait, on s'en souvient, de *sorcelleries*.

Nous ne pouvons, ici, nous étendre sur cette période scabreuse de la vie du père Chambrodès. Les enquêteurs eux-mêmes gardent, sur ce point, la plus discrète réserve.

— Notez cependant ceci, nous a confié l'un d'eux. Peu après sa liaison avec Paulette Nouguière, le vieillard se mit à fréquenter certains gens d'Aubenas et de la région passant, à tort ou à raison, pour se livrer à des pratiques démoniaques. Il les réunissait chez lui, certains soirs, les samedis de préférence, et leur mystérieux conciles auxquels assistait une seule femme, Paulette, la jeune prostituée, se prolongeaient fort avant dans la nuit. La malheureuse a-t-elle été étranglée à l'issue de l'une de ces infernales orgies... Chambrodès seul, car nous n'avons pour l'instant, aucune raison d'en inculper d'autres, pourra s'il le veut, nous avouer de quels sabbats, de quelles hallucinantes messes noires l'*in pace* du couvent a été le théâtre. Des églises ardéchoises ont été cambriolées ces derniers mois. Y a-t-il quelque rapport entre ces vols sacrilèges et les débauches nocturnes des ruines de Saint-Benoît ?



Vieillard au pied agile, le bonhomme au tempérament de fer et de feu des ruines de Saint-Benoît, échappa plus d'une semaine à cinquante brigades de gendarmerie lancées à ses trousses. Une semaine durant, à soixante-deux ans, celui que les Albenoisens surnommaient maintenant le « sorcier rouge » erra parmi les lavandes des monts du Vivarais, brûlé par le soleil, aveuglé par le mistral. Avec ce qu'il avait pu emporter d'argent, il allait se désaltérer et se restaurer dans les auberges du col de l'Escrénat et du col d'Aurioles. Il se cachait à peine, s'éloignant toujours au moment où les gendarmes arrivaient, disparaissant en quelques secondes dans ce maquis ardéchois plus secret que les hautes forêts de la Corse.

Samedi, le vieux gaillard était attablé dans un petit café de Veyras, le dos courbé, oubliant même de lutiner les servantes. Il vit les gendarmes venir à lui. Il ne fit pas un geste pour fuir et tendit aux menottes ses poignets osseux.

— Ce soir, je vous le jure, murmura-t-il, je me serais rendu. Sans « poulettes », que voulez-vous que je devienne ! (sic).

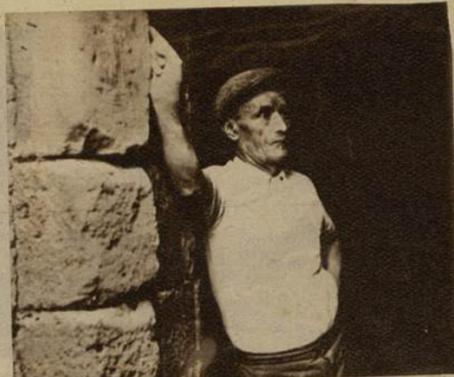
On trouva sur lui un pistolet chargé et une corde, celle-là même qui avait servi au crime. Le juge de Privas pensait arracher le secret du vieillard, par quelques questions habiles. Mais l'inculpé était un roué gaillard. Il exigea la présence d'un avocat et se contenta de répondre :

— Tout ce que j'ai écrit est vrai. C'est Paulette qui s'est passée la corde au cou. Un camarade, dont je ne révélerai par le nom était avec moi et m'a dit : « Tirons dessus ». Nous avons tiré et elle est morte !

Chambrodès refusa de donner la moindre précision sur les scènes démoniaques qui avaient dû précéder le meurtre. A-t-il vraiment eu un complice ? Qui a aidé le vieux beau du couvent à étrangler la jeune prostituée ? A quelles diaboliques pratiques celle-ci s'était-elle livrée avec les deux hommes, pour demander à mourir, affolée, criait-elle, par l'horreur d'un forfait que le *Bon Dieu* ne lui pardonnerait jamais ? Quelles infernales messes noires se sont déroulées, par les chaudes nuits cévénoles, dans l'*in pace* délabré des dames de Saint-Benoît ? Le marâtre vert-galant ne le dira sans doute jamais.

Emmanuel CAR,

Reportage photographique « DÉTECTIVE »
Marcel CARRIERE



Un voisin, M. Saulnier, entendit une nuit, l'assassin revenir auprès de la morte.



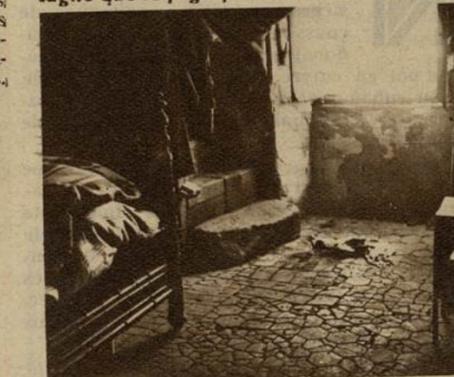
L'entrée de l'ancien couvent de St-Benoît, où logeait le vieux Chambrodès.



Le commissaire Brives enquête dans la chambre du crime, ancien in pace du couvent.



C'est dans une de ces auberges de la montagne que le fugitif était venu se restaurer.



Le vieillard avait fait de cette chambre, un asile de misère et de sorcellerie.



La malheureuse Paulette Nouguière gisait près d'un grabat, les pieds en croix.





Rosario a longtemps été l'un des principaux centres de la traite des femmes.



Les maisons de femmes de Rosario ont été repoussées à l'extérieur de la ville.



Les Argentines ont un peu partout remplacé les Françaises d'exportation.



Dans la fameuse calle Pinchicha, les grandes "maisons" ont été fermées.

XII. - LE VRAI VISAGE DE LA TRAITE (1)

Nous étions cinq messieurs assis dans ce petit salon, auquel les sièges en rotin capitonnés de coussins mauves, le petit guéridon jonché de magazines, le cache-pot en cuivre et la plante verte nouée d'un ruban rose, prêtaient l'apparence rassurante et familiale d'un salon d'attente de dentiste.

Quelques images d'un aimable éclectisme rehaussaient, sur les murs, le papier à rames : il y avait la photo de Mme Greta Garbo, celle de M. Gary Cooper, celle de Mme Jeanette MacDonald et celle de M. Maurice Chevalier. Il y avait aussi, épinglé près de la porte vitrée donnant accès à la pièce, un petit règlement jauni dont on pouvait détacher cette phrase :

Il est interdit à la pupille de la casita de se présenter en peignoir.

Recommandation superflue : la robe longue, moulée sur le corps, la robe de forme dite « Princesse » est l'uniforme depuis longtemps adopté par les marchandes d'amour de l'Amérique du Sud.

Celle-ci n'avait pas failli à la règle. Lorsque la lourde tenture masquant le seuil de

la chambre se souleva, on vit apparaître une grande et forte brune, dont la longue robe de satin crème était fendue sur le côté, à partir de la hanche, et laissait entrevoir la jambe nue.

Elle prit congé, avec beaucoup d'aisance, d'un solide gaillard qui s'épongeait le front, et qui, dans sa hâte, n'avait pas encore renoué le nœud de sa cravate. Puis, souriante, elle esquissa dans notre direction un geste d'invite qui semblait dire :

— Au suivant de ces messieurs.

Nous regardâmes nos voisins. Aucun d'eux ne broncha. Elle répéta son geste d'invite. Nos voisins nous regardèrent. Ni Lucien, ni moi, nous ne remuèrent d'un pouce, trop désireux de ne rien perdre de l'étrange scène qui s'offrait à nous. Nos voisins, trois jeunes gens du type « gigolo », semblaient prendre un curieux plaisir à prolonger cette attente. L'un d'eux même, pour mieux marquer son détachement des contingences locales, avait déployé un journal et, bien abrité derrière les feuilles de *Critica*, somnolait, les yeux mi-clos.

Toujours souriante — mais son sourire commençait à crispier son nez de ce plissement qu'ont les chiennes prêtes à mordre — la brune prêtresse en robe de satin crème attendait, l'un de ses bras tendu, comme un arc, au-dessus de sa tête, l'autre agrippé à la tenture, que l'un de nous se décidât. Mais, comme si notre mutisme et notre immobilité eussent été, pour nous cinq, la conséquence d'un vœu, nous ne bronchions toujours pas.

C'était à la fois bouffon et lamentable.

L'arrivée de la gérante de la casita interrompit, fort heureusement, ce cocasse tête-à-tête.

La gérante est le chien de garde de la casita, le tampon entre la clientèle et la pensionnaire, l'œil du maître. En exigeant la présence d'une gérante pour assurer la bonne tenue de la casita, le décret municipal avait, en fait, fourni une arme de plus aux trafiquants. Gardiennes de l'ordre, les gérantes devenaient responsables du bon rendement de la « pupille ». C'est sous leur œil vigilant et soupçonneux que désormais les clients allaient passer derrière la tenture. C'est sous leur contrôle qu'allaient se nouer les brèves idylles. Elles avaient droit de regard sur tout et sur tous. Elles épiaient les visiteurs trop entreprenants, captaient les propos suspects et s'efforçaient de démasquer ceux qui, sous couvert d'innocents plaisirs, cherchaient à ravir à ses devoirs la femme dont elles avaient la charge. Ces contre-maitresses de l'amour vénal étaient pour la plupart recrutées parmi d'anciennes femmes de noces devenues incapables d'exercer elles-mêmes leur métier. C'est dire qu'en leur accordant leur confiance — une confiance évaluée à 500 pesos par mois — les messieurs de ces dames pouvaient dormir sur leurs deux oreilles. Elles connaissaient toutes les ficelles du métier. Elles s'apitoyaient rarement sur le sort de la pensionnaire. Elles étaient les fidèles exécutantes de la consigne reçue. Elles devaient savoir et prévoir :

— Je veux savoir pourquoi le travail baisse, demandait le trafiquant. Ma femme doit avoir le cafard. Interrogez les habitués de confiance. Surveillez-la étroitement. Elle doit avoir un béguin... Ouvrez l'œil... Ne la quittez pas à la sortie... Amenez-la directement en taxi à la pension... Si elle fait une fugue, si elle part avec un client, je vous en rends responsable...

La gérante s'inclinait, songeant qu'elle irait à la rue si elle laissait l'oiseau s'envoler du nid...

Celle qui venait de faire irruption dans le salon d'attente de la casita avait le type classique de l'emploi : une tête de chouette aux yeux myopes surmontait un corps énorme de matrone aux chairs tremblantes. Un trousseau de clés tintinnabulantes pendait à sa ceinture. On cherchait, malgré soi, près de ce trousseau, un carnet à fiches, comme en portent les vendeuses de magasins...

— Alors, messieurs, lequel d'entre vous se décide? s'écria-t-elle d'une voix grinçante... Vous n'êtes pas ici, je pense, dans un salon de lecture.

Le visiteur qui somnolait derrière son exemplaire de *Critica* leva la tête, traita la matrone d'*alcahueta*, c'est-à-dire d'entremetteuse, et lui reprocha de ne pas varier plus souvent « la marchandise » qu'elle présentait aux clients.

— Il y a au moins six ans qu'on rencon-

tre ici la même femme. Tu ne pourrais pas l'envoyer un peu à la refonte.

Interloquée, la gérante resta, la bouche ouverte, sans réplique.

— Et encore, reprit le premier de la rangée, si ta *mujer* était Française, mais une polak, pouah !

Le troisième de ces messieurs ne trouva rien à dire, mais pour marquer son indignation, cracha à terre.

Lucien jubilait.

La matrone à tête de chouette s'efforça de sauver la situation.

— Que l'un de ces messieurs essaye ma Lola, supplia-t-elle, vous verrez, elle n'a rien à apprendre.

— C'est toi qui lui a donné des leçons, vieille souris ?

La vieille souris eut un ignoble sourire. Minaudant, elle s'approcha des trois clients et avec des gestes immondes tenta de les apprivoiser. La « pupille », la forte brune polak restait devant sa tenture, toujours impassible, blanche statue découpant ses lignes sur le velours sombre du rideau.

Alors, il y eut un grand tumulte. Les trois compagnons repoussèrent si violemment la gérante qu'elle chancela, entraînant le guéridon jonché de magazines, le cache-pot en cuivre et la plante verte nouée d'un ruban rose :

— *Attorantes* (1) ! cria la vieille.

— *Polak* ! lancèrent, d'une seule voix, les trois compagnons.

Nous estimâmes le moment propice pour nous retirer, sur la pointe des pieds. Dans le couloir, dont la porte vitrée, tendue d'un rideau jaune, indiquait aux passants la pré-

(1) Voyous.

sence d'une casita, nous entendîmes encore se mêler les cris et les injures.

— Ce n'est rien, fit Lucien. Les Argentins ont toujours considéré comme un sport le charriage des gérantes de casitas, et surtout des casitas polaks. Il est vrai que maintenant, presque toutes les casitas sont polaks...

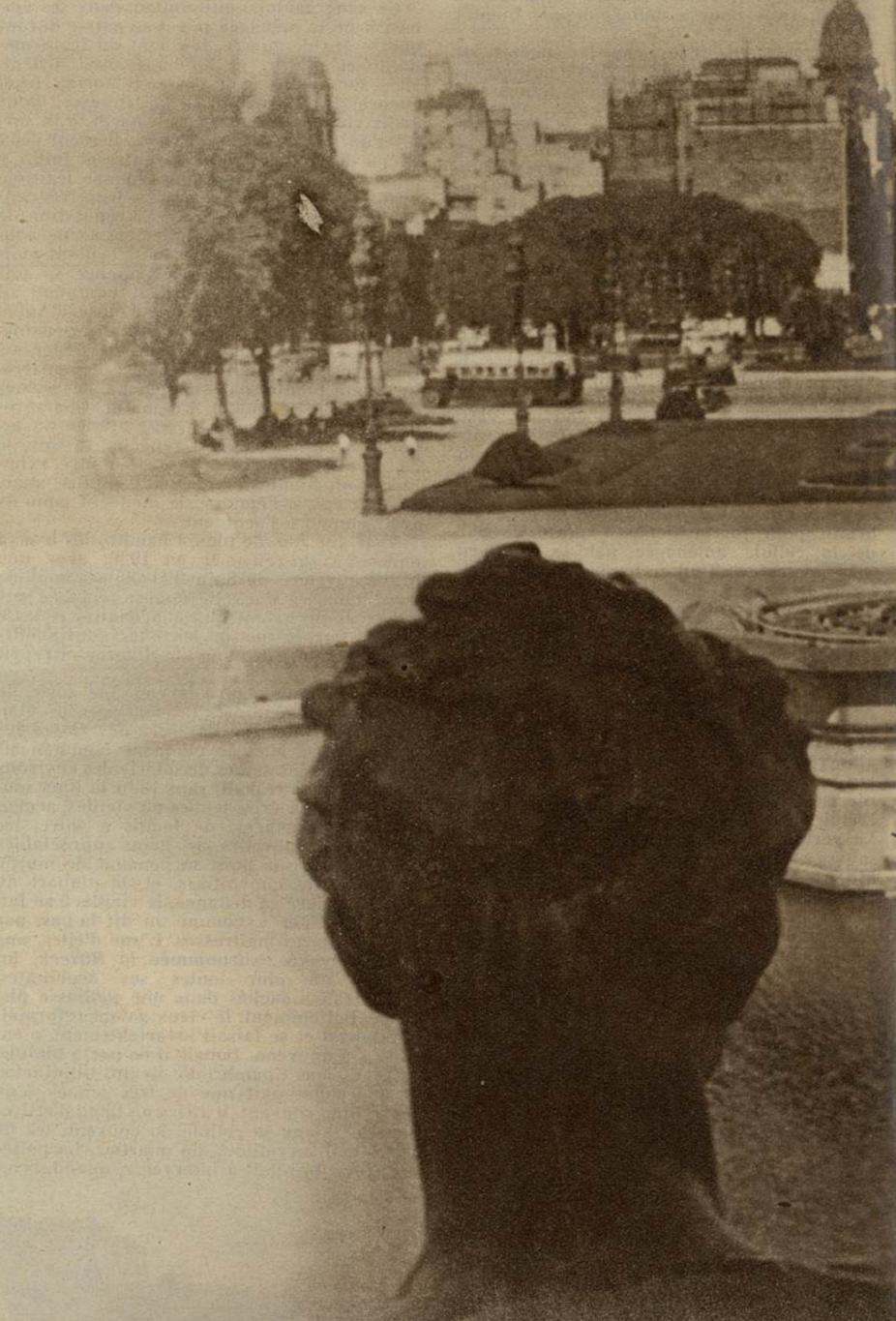
Si quelques Français — des Marseillais et des Corses — ont été en Amérique du Sud les précurseurs du trafic des femmes, les Polaks — et sous ce nom on désigne non seulement les juifs de Pologne, mais aussi d'Allemagne, de Russie et de Lettonie — ont été les véritables pionniers et les véritables organisateurs de la traite. On peut même dire que le mot de TRAITE DES BLANCHES, n'a de sens que dans l'histoire de la prostitution qu'avec les Polaks.

La Traite des Blanches, la véritable exploitation systématique des femmes à vendre, ce sont les Polaks qui l'ont pratiquée depuis toujours et qui la pratiquent encore. Les vrais marchés de femmes sont d'origine, de création, de tradition « polak ».

Certes, les premiers trafiquants polaks ont été, eux aussi, des repris de justice, des hors la loi, des voleurs internationaux, qui, fuyant la police de leur pays, avaient quitté l'Europe et s'étaient réfugiés en Amérique. Pour vivre, ils avaient songé à faire venir leurs femmes.

Mais, à ses ruffians malgré eux, si j'ose dire, se substitua bientôt le type du ruffian businessman, du trafiquant de femmes en série, de l'industriel de la « remonte ». Buenos-Aires offrit à ces businessmen de l'amour mercenaire un débouché extraordinaire.

Les trafiquants français avaient ouvert des maisons de luxe. La *franchucha*, article



Sensationnel reportage par

MARCHÉS

d'exportation, était présentée comme un article de luxe. Le luxe est soumis aux caprices de la prospérité d'un pays. Les trafiquants polaks voulurent asseoir leur commerce sur des bases plus durables. Les castanes polaks ouvrirent leurs maisons de plaisir pour le peuple. Ils affichèrent des prix réduits et la femme polak devint ainsi un article d'exportation populaire.

Cinq pesos, les Françaises.
Deux pesos, les Polaks.

Cinq pesos, les belles filles de France, rayonnantes encore du charme de leur vingt ans, de leurs joues roses et de leurs tailles légères !

Deux pesos, les lourdes filles sans grâce, les juives des tristes ghettos, fanées avant d'avoir vieilli.

Les marchés de femmes avaient désormais deux classes, deux échelons.

C'est le trottoir qui, pour la Française, était presque toujours l'antichambre du chemin de Buenos-Aires. Le trottoir et sa misère.

La misère, tout court, allait travailler pour les rabatteurs des marchés de femmes de l'Amérique du Sud. Ce n'est pas dans la rue, mais dans les villages juifs de Polo-



La femme polak a joué et joue encore dans l'histoire de la traite en Argentine un rôle considérable.

gne que les émissaires de Buenos-Aires allaient recruter leurs victimes. Vêtus d'opulentes pelisses, les poches bourrées de zlotis, les agents recruteurs parcouraient les misérables ghettos et prospectaient à domicile. Ils se faisaient passer pour de riches commerçants désireux d'employer des compatriotes. Les rabbins désignaient les familles les plus intéressantes.

— Votre fille sera heureuse, disait les rabatteurs. Buenos-Aires est le pays de l'or. Elle vous enverra de l'argent pour soulager votre misère.

Par six, par dix, le convoi de femmes à vendre était dirigé sur Berlin d'abord, puis sur un port français. Elles embarquaient comme émigrantes. Elles portaient encore leur grand châle de paysannes lorsqu'elles débarquaient à Buenos-Aires...

Parfois même, c'étaient des familles entières qui émigraient. Des employés de l'émigration, à la solde des tauliers polaks, signalaient les arrivées. Et c'était un jeu facile de retirer du lot les jeunes filles disponibles.

Les trafiquants opéraient avec d'autant plus d'assurance et d'impunité qu'une solidarité sans exemple dans le milieu français les liait dans leur commune entreprise. Même pour les plus durs, une certaine fantaisie, une certaine élégance s'alliaient, chez les Français, au souci de l'intérêt. Le polak, au contraire, avait dépouillé le métier de barbeau de tout romantisme. Il était avant tout un commerçant qui trafiquait des femmes, comme d'autres trafiquent des machines à coudre ou de coupons de soie. Le barbeau polak ne tenait pas ses femmes par l'amour, mais par l'argent. Il était une sorte de manager, délégué par la famille de la pupille, pour lui faire gagner sa dot...

Soumises par tempérament, par atavisme, les filles polaks se plaçaient sous la protection de leurs compatriotes et ne songeaient qu'à s'enrichir. Elles ne couchaient presque jamais avec les trafiquants. Les gigolos argentins les négligeaient. Entièrement entre les mains des tenancières de maisons, qu'elles respectaient comme un Dieu, elles ne sortaient jamais. Il en est qui restèrent deux ou trois ans sans avoir connu de Buenos-Aires autre chose que le quai où s'était amarré le bateau de leur exil. Les hommes deviennent sous les armes des numéros matricules. Les filles de Pologne enrégimentées dans les bataillons de traite devenaient des esclaves, désignées seulement par des prénoms, et que l'on dirigeait de maison en maison, selon les besoins de la clientèle.

La grande force des trafiquants polaks, ce fut aussi, pour un grand nombre, de s'adapter, de s'assimiler à la vie argentine en exerçant un autre métier. Le barbeau français mettait un point d'honneur à ne pas travailler, à ne vivre que de l'argent des femmes. Le ruffian polak, au contraire, n'hésita pas à se servir de l'argent gagné par sa femme pour faire du commerce. Ils se spécialisèrent dans l'achat et la vente des objets d'occasion — dans les ventes aux enchères (remates). Ils se firent colporteurs de bibelots, marchands de meubles, de linge, de robes à crédit, prêteurs avec usure. Mais ils ne prêtaient qu'avec le consentement des tauliers qu'ils rendaient responsables des engagements de la pupille. Ils vivaient ainsi deux fois sur les femmes — comme trafiquants et comme commerçants.

L'ouverture des casitas fut même pour certains l'occasion de mirifiques affaires. Trois polaks : Mussman, Goldenberg et Jacob Jaïm, dit Jacob le Placeur, régnèrent sur le marché. De nombreux Français eurent besoin d'argent pour louer ou pour meubler les casitas. Bien qu'il leur coûtât, les hommes du milieu durent s'adresser aux prêteurs qui avançaient les sommes à sept pour cent et qui, par surcroît, exigeaient que la femme du Français occupât une casita polak. La femme servait ainsi de garantie à l'extinction de la dette.

Le milieu polak submergea ainsi, peu à peu, le milieu français.

A Rosario, dans la fameuse calle Pinchicha, le nombre des maisons polaks passa de 4 à 32. Dans la province de Buenos-Aires, les tauliers polaks détrônèrent un peu partout les Français. Le placement des femmes ne pouvait se passer de leurs intermédiaires. Ils accaparaient, ils corrompaient tout. Des fortunes immenses s'édifièrent. Une certaine Mme Rose régnait à elle seule sur 40 casis-



Images de Buenos-Aires : la diagonale Sud la nouvelle avenue commerçante.



La loterie nationale est, en Argentine, l'une des préoccupations quotidiennes.



La Préfecture Maritime où sont rassemblées des millions d'empreintes digitales.



Le trafic des rues est assuré par des agents perchés sur des miradors.

tas de la Boca. Un certain Sisman, un as de l'Unterwelt berlinois, avait trusté toutes les casitas du centre. Au cercle de Mme Esther, calle Sarmiento, on jouait un jeu d'enfer.

Mais un scandale sans précédent allait bientôt révéler la puissance exceptionnelle et la prodigieuse organisation des trafiquants polaks.

(A suivre.)

Marcel MONTARRON.

Reportage photographique DÉTECTIVE
Marcel MONTARRON

La semaine prochaine

Le scandale de la "Zwi Migdal"

la plus retentissante affaire de Traite des Blanches de ces dernières années — illustrée de photographies sensationnelles.

par Marcel MONTARRON

DE FEMMES

Horoscope Gratuit
Vous ne devez plus ignorer
VOTRE DESTINÉE

Le célèbre professeur KEVODJAH, le grand astrologue hindou, affirme que chacun peut améliorer son sort et atteindre le bonheur en connaissant son avenir.

Seul initié aux rites séculaires orientaux et fidèle à la tradition de ses ancêtres, il offre de mettre sa science au service de l'humanité. Il vous renseignera sur les personnes qui vous entourent, vous guidera pour réaliser vos desirs et réussir dans vos entreprises : affaires, mariage, spéculations, héritages...

Il connaît également les secrets de l'Inde mystérieuse qui vous permettront de vous faire aimer sûrement de l'être choisi.

Si vous voulez profiter de cette offre gratuite, envoyez-lui de suite vos Nom, adresse, date de naissance, et vous recevrez sous pli discret une étude de votre destinée dont vous serez émerveillé. (Joindre 2 fr. pour frais d'écriture.)

Professeur KEVODJAH, service V.A.H., 80, rue du Mont-Valérien, SURESNES, Seine.



MALADE DE L'ESTOMAC
DEPUIS 12 ANS

Si vous souffrez continuellement de troubles gastriques et croyez avoir tout essayé, lisez ce que nous écrit Madame R., de Roubaix (Nord) :

« Souffrant de l'estomac depuis douze années, je ne pouvais digérer quoi que ce fut et la consultation de différents docteurs n'apporta aucune amélioration à mon état. Un journal m'ayant révélé qu'il existait une certaine Poudre Maclean, je résolus d'en faire l'essai qui fut concluant puisque, à présent, je digère tout et ai grossi de 2 kgs en deux mois. Je dois vous dire que je continue un traitement aussi souverain. »

N'hésitez plus, mais essayez, comme cette dame, la Poudre Maclean qui est prescrite par les médecins et est employée avec succès dans les hôpitaux. Cette poudre, préparée selon la formule d'un éminent spécialiste des maux d'estomac, se trouve dans toutes les pharmacies, mais exigez que l'étiquette porte bien la signature ALEX-C-MACLEAN.

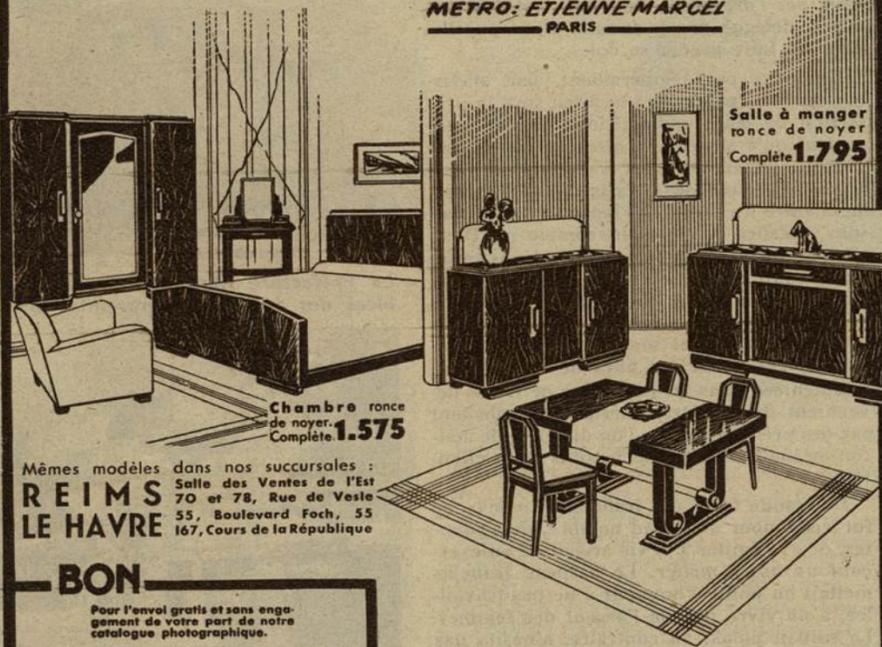


LA GRANDE MAISON
D'AMEUBLEMENT

Une seule adresse

67 Boulevard SEBASTOPOL 67

ANGLE DE LA RUE ETIENNE MARCEL
 METRO: ETIENNE MARCEL
 PARIS



Salle à manger
 ronce de noyer
 Complète 1.795

Chambre ronce
 de noyer.
 Complète 1.575

Mêmes modèles dans nos succursales :
REIMS : Salle des Ventes de l'Est 70 et 78, Rue de Veste
LE HAVRE : 55, Boulevard Foch, 55 167, Cours de la République

BON

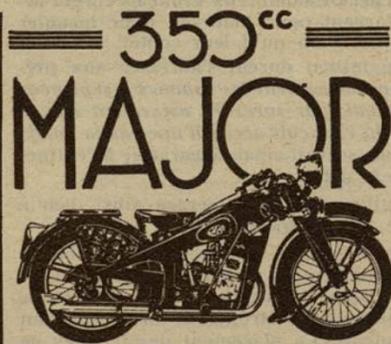
Pour l'envoi gratis et sans engagement de votre part de notre catalogue photographique.

M
 rue
 Ville
 Dép' 66.A

TOUS NOS AVANTAGES HABITUELS
 Très grandes facilités de paiement — Transport gratuit à domicile dans toute la France — Reprise en compte de vos vieux meubles — Garantie illimitée — Remboursement du voyage CADEAU à tout acheteur.

Très grandes facilités de paiement

GNOME
RHONE
 PRÉSENTE SA
350 cc
4 VITESSES
MODÈLE 1936
 CHASSIS EN ACIER EMBOUTI
 BLOC-MOTEUR
 A SOUPAPES LATÉRALES



34, RUE DE LISBONNE - PARIS (VIII^e)

ÉCOLE INTERNATIONALE
DE DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS
 (Cours par correspondance)
 Brochure gratuite sur demande
 34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

L'IVROGNERIE



Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 ES), Londres W



Le greffier Macerelle vit par la fenêtre du Palais un inconnu qui cachait des outils.



Le jardinier Renard découvrit les mystérieux outils dans le jardin public.



Le commissaire Sandras examine l'endroit où furent découvertes les pinces.

Chaumont (de nos envoyés spéciaux.)

C'ÉTAIT le samedi matin, 20 avril, lendemain du rapt dont tout Chaumont était bouleversé. A la fenêtre de son cabinet du Palais de Justice, M. Macerelle, greffier du juge d'instruction, méditait sur le drame. Tout en analysant ses réflexions, le fonctionnaire regardait par delà le vallon que domine à pic le Palais, portant nerveusement sa vue sur le versant occupé par le jardin public Philippe Lebon.

Un homme, coiffé d'un chapeau gris, vêtu de gris, muni d'une serviette de cuir marron parut sur la terrasse de ce jardin. Se penchant vers les plates-bandes abritées de massifs touffus, il semblait vouloir dissimuler quelque objet sous la broussaille. Fort intrigué, M. Macerelle alla quérir des jumelles, revint immédiatement à la fenêtre pour suivre du regard l'itinéraire du personnage mystérieux.

Le témoin vit l'homme enfouir, sous la haie d'un des lacets du jardin, deux objets de dimensions différentes mais longs tous deux et de même forme, paraissant être des baguettes de tambour. Le greffier courut annoncer ce qu'il venait de voir au juge d'instruction, qui prit à son tour la lorgnette. Mais « l'individu » avait disparu.

On examina la haie du second lacet en descendant de la terrasse du jardin où M. Macerelle affirmait avoir repéré la cachette des objets suspects. Les recherches furent vaines.

Mais le lundi 17 juin, en fauchant l'herbe des haies du troisième lacet du jardin public, le gardien Renard rencontra, sous sa faux, deux objets métalliques. C'étaient une pince-moignon longue de cinquante centimètres, maculée de terre jaunâtre sur la moitié de sa longueur ; et un ciseau à froid dit « pied de biche », de trente centimètres de long. Informé de la découverte, le diligent commissaire Sandras accourut :

— Le greffier avait bien vu, s'écria-t-il mais il s'était trompé de point de repaire. Les voilà les « baguettes de tambour » de l'homme en gris...

Socley, au moment de son arrestation,

Besse (de notre correspondant particulier).

CETTE ferme est maudite, murmure le paysan qui me conduit au Plan-de-Thèmes, près de Draguignan.

Des bâtiments se dessinent sur un plateau battu par les vents. Ils sont isolés dans le décor d'un bois de pins.

— Le sang a toujours coulé dans cette ferme maudite, reprend le paysan accueillant et bavard. L'autre année, le fils de l'ancienne ferme y a tué son père d'un coup de fusil. L'autre année encore, le toit de la ferme s'est effondré, ensevelissant deux enfants. Maintenant on recherche un cadavre.

Une dizaine d'années après la fin de la guerre, deux Italiens, deux frères, Donato et Lucas Zurletti, arrivèrent au pays. Ils venaient de leur village italien Chiusa-Pezzo, province de Cuneo, et demandaient au maire de Besse-sur-Issole la concession d'une ferme abandonnée. Il s'agissait de la ferme du Plan-de-Thèmes que personne ne voulait plus occuper, peut-être à cause des drames qui l'ont ensanglantée. Une belle ferme, pourtant, commandant à un domaine de quarante hectares. Le maire de Besse leur accorda la concession. Ils s'installèrent.

Si isolés que fussent Donato et Lucas Zurletti, on ne tarda pas à savoir que la bonne entente ne régnait pas entre eux. De graves dissentiments les dressaient l'un contre l'autre. Lucas Zurletti se plaignait de faire tous les frais d'une exploitation qui était surtout déficitaire. Il se plaignait d'avoir investi 23.000 francs dans le domaine, et reprochait à son frère Donato de ne pas faire un effort égal. La discussion s'envenimait.

Il arriva à Donato, disait-on, de prendre son fusil et de menacer son frère.

— J'aurai ta peau, lui disait-il.

Ce drame de l'inimitié eut un épilogue. Donato accusa un notaire du pays de prévarication. Le tabellion le fit condamner à la prison et à l'amende et, Donato, au lendemain du jugement, fut expulsé de France. Il partit. On ne sut plus rien de lui, sinon qu'il avait voué à son frère une haine mortelle.

Lucas Zurletti resta seul. Il conserva le domaine, se mit courageusement à la besogne. En moins de deux années, il transforma une étendue désertique. Le blé, l'avoine y poussèrent. Des mulets, achetés par Zurletti, animèrent les chemins tortueux du Plan-de-Thèmes ; Lucas Zurletti se constitua un troupeau, une basse-cour. On apprit que, après avoir payé ses dettes, il se constituait un premier pécule de 17.000 francs qu'il plaçait à la Caisse d'épargne. Il vivait heureux, croyait-on, si heureux qu'il s'enfermait dans la ferme tragique, ne descendant dans les villages voisins que pour y faire des provisions.

On l'aperçut le 25 avril dernier à la foire de Cuers, mais les paysans qui étaient en affaire avec lui l'attendirent vainement à Carnoules où le 1^{er} mai, il devait se rendre.

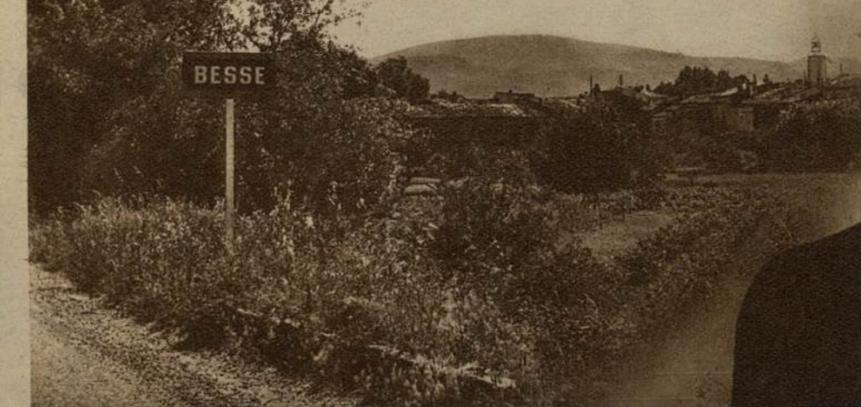
L'un, M. Florentin Laugier, qui lui devait une petite somme, monta le 15 mai à la ferme du Plan-de-Thèmes, afin d'acquitter sa dette. Lucas Zurletti avait disparu.

M. Laugier ne s'inquiéta pas outre mesure. Il revint à la ferme le 9 juin. Cette fois le mystère prenait plus d'ampleur. La chèvre était d'une maigreur squelettique ; elle n'avait plus rien à manger ; les poules et les lapins, dévorés par la vermine, gisaient, sans vie. La charrette n'était plus dans la grange ; la maison était déserte.

Où était Zurletti ? C'est le problème qui se posait quand nous arrivâmes au Plan-de-Thèmes.

Cent paysans accompagnaient les gendarmes et les policiers. Délibérément ils organisaient une battue afin d'éclaircir le mystère.

Deux Italiens avaient demandé au maire de Besse la concession d'une ferme.



LE RAPT

effectuée à peu près une demi-heure après la scène observée par le greffier, était vêtu de gris et portait une serviette marron. N'était-ce pas lui « l'homme du jardin public », l'homme qui avait caché ces objets utilisés pour creuser un sol dont ils portaient encore les traces, et qui n'a son pareil que sur le plateau situé au sud de Chaumont ?

Un autre fait allait ajouter un élément capital aux présomptions pesant sur l'inculpé. Sa serviette, consignée au greffe de la prison de Chaumont, porte, à l'intérieur, deux traces parallèles, correspondant exactement aux arêtes du « pied de biche » trouvé, avec la pince monseigneur, dans le jardin public...

La cause de Socley paraissait perdue. Mais il fallut compter avec la froide lucidité, le sens analytique de ce garçon, sa maîtrise extraordinaire de tous réflexes et les enseignements qu'il a tirés de ses longs séjours en prison, parmi les plus « fortes têtes », rompues à toutes les joutes avec la magistrature.

Convoqué par le juge d'instruction pour s'expliquer sur la nouvelle phase de l'enquête, Socley eut répliqué à tout.

Il ne savait pas ce qui l'attendait. On lui montre à brûle-pourpoint les objets saisis. Pas le moindre tressaillement sur son pâle visage, pas la moindre lueur de surprise dans ses yeux.

— Vous pensez bien que si ces outils m'avaient appartenu, je n'aurais pas été assez sot pour les cacher, ou plutôt les exposer, dans le square central de la ville...

Mais le juge d'instruction produit l'argument « massue » :

— Et les traces du « pied de biche » dans votre serviette ?

— Ah ! pardon, voilà deux mois, que je suis arrêté : ma serviette n'a été saisie qu'aujourd'hui (sans quoi vous me l'auriez déjà montrée). Entre temps, on a pu mettre ce qu'on a voulu dedans. Je n'y suis pour rien.

Pendant trois heures, en dépit de tous les pièges tendus pour surprendre une défaillance de mémoire, tirer parti d'une hésitation ou d'une erreur de l'inculpé, Socley ne se départit pas de sa froide maîtrise.

Il fallut le renvoyer à la prison, sans obtenir aucun aveu.

Une fois de plus, M. Normand, juge d'instruction, dut reconnaître qu'il avait affaire à forte partie ! Au reste, depuis deux mois que l'excellent M. Normand a pris la charge d'interroger Socley chaque semaine, il a maigri de plusieurs kilos...

Les compagnons de geôle de l'inculpé pâtissent, de leur côté, du régime pénitentiaire. Son compagnon de cellule perd progressivement du poids. Lui, point ! Au contraire : il engraisse. Et c'est encore un des côtés curieux du caractère de ce mauvais sujet que l'application qu'il apporte à se maintenir « en forme », pour garder avec la santé du corps celle de l'esprit. Socley a beaucoup lu. On a trouvé chez lui des quantités d'ouvrages scientifiques, traitant de physiologie, de médecine, de philosophie et de maints autres éléments du vaste domaine intellectuel. Cette littérature l'a beaucoup influencé. Il en a mal assimilé la majeure partie, ce qui lui a valu de désaxer son intelligence, mais par ailleurs, il a su tirer parti des leçons acquises, pour s'imposer une ligne de conduite profitable à ses intérêts actuels. C'est ainsi qu'il effec-

tue chaque jour dans sa cellule des exercices de gymnastique rythmique propres à lui assurer l'équilibre physique, commandant à son état « moral ». D'autre part, il garde les rations qu'on lui apporte matin et soir, aux heures d'usage, pour s'en restaurer par petites quantités, à intervalles réguliers dans le cours de l'après-midi ou de la matinée du lendemain. Actuellement, puni de restriction alimentaire, par suite d'un projet d'évasion que nous avons relaté, il ne « reçoit » chaque jour que huit cents grammes de pain et deux litres d'eau. Il réserve huit portions de cent grammes de mie qu'il ingère heure par heure. Il boit huit fois par jour. Cette vie strictement régulière est le secret de la « forme » parfaite qu'il conserve depuis plus de deux mois dans sa geôle et devant le juge d'instruction.

Mais tandis que Socley vit ainsi, ne songeant qu'à s'étudier continuellement pour sauver sa cause, les dévoués enquêteurs cherchent toujours, inlassablement, aux alentours de Chaumont, le fourré, le tumulus, la cavité du sol où pourrait être enfouie la petite Nicole.

Vendredi et samedi derniers, on fouilla de nouveaux endroits signalés par divers témoins : les bois de Gorgebin, le parc du château Gabro, le four à chaux des côtes d'Alain.

Rien ! Toujours rien... Les malheureux parents de Nicole ont dû quitter Chaumont, sans même emporter la triste consolation de savoir où gît leur enfant.

C'est lundi dernier, 24 juin, que la famille Marescot a quitté (pour Le Havre) la ville où elle souffrit son atroce calvaire...

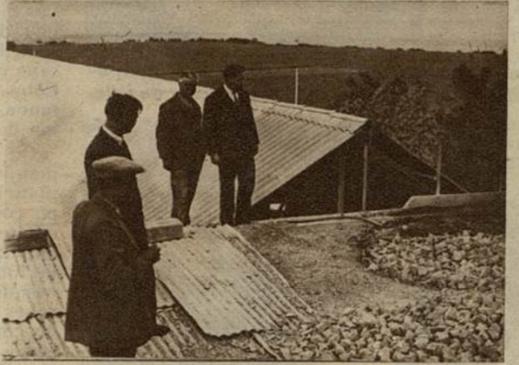
Maintenant la maison du rapt est vide, morte, sinistre comme ces demeures abandonnées que la légende tient pour des lieux maudits, séjour des fantômes. Fermées sur de vastes pièces, sombres et nues comme des tombeaux, les fenêtres sans rideaux évoquent de grands yeux désolés, reflétant, avec une poignante hébétude, l'infini du désespoir.

Noël PRICOT.

Reportage photographique DÉTECTIVE.
Jean-Gabriel SERUZIER.



Le juge d'instruction Normand, dont le dossier sur l'affaire Socley s'alourdit chaque jour.

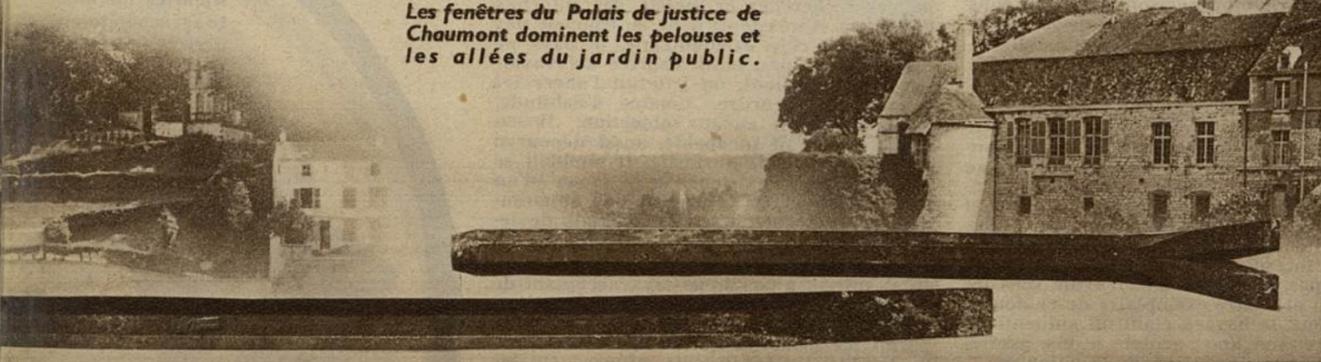


Un témoin avait cru que le corps de la petite Nicole Marescot avait été brûlé dans ce four à chaux.



Toujours impassible, Socley regagne sa cellule, après avoir été interrogé une fois de plus.

Les fenêtres du Palais de justice de Chaumont dominent les pelouses et les allées du jardin public.



LES TRACES DU FEU

La ferme du Plan-de-Thèmes avait la triste...

... renommée d'être frappée de malédiction.



Rien ne se révéla jusqu'au moment où le vol d'un essaim de mouches attira les regards de Jean Migaglio, un fermier du voisinage. Elles allaient et venaient dans un même sillon. M. Migaglio examina le sillon. La terre y était renflée comme si elle cachait quelque corps étranger. M. Migaglio gratta la terre de son baton. Des ossements calcinés apparurent sous l'humus.

— Venez ! cria M. Migaglio. Un fossoyeur élargit la fosse. Des fragments de tibia, de fémur, des osselets étaient mêlés à la terre. Il s'y trouvait aussi un bouton de culotte, des boucles de ceinture, quelques pièces de monnaie et des débris de drap noir. A vingt mètres de là, on trouva aussi une bouteille de pétrole vide.

— Lucas Zurletti a été tué et son cadavre a été calciné, pensa tout haut un paysan. Mais l'énigme ne devait pas tarder à s'épaissir. Cela commença lorsque, en présence de M. Lèbre, juge d'instruction, et de M. Roume, procureur de la République, le docteur Bérout, directeur du laboratoire de police criminelle de Marseille, examina les ossements.

— Le cadavre n'a pas été incinéré à cet endroit. Sinon on aurait découvert aussi de la graisse fondue et des résidus de carbonisation, disait le docteur Bérout. Et d'autres ossements manquent, comme nous manquent les dents de la victime.

Il ajoutait : — Pour arriver à un pareil résultat, il aurait fallu que la victime fût incinérée dans un four crématoire. Il aurait fallu que le cadavre fût soumis plusieurs jours et plusieurs nuits aux flammes d'un immense brasier.

Un seul fait paraissait positif. Quelqu'un avait pillé la ferme, emporté le blé, volé le mulet de Lucas. Ces hypothèses allèrent leur train. Des paysans affirmaient que Donato Zurletti, toujours emporté par la haine qu'il vouait à son frère, était revenu vivre dans le pays sous un faux état-civil. Ils affirmaient que, au cours d'une explication orageuse, il avait certainement tué son frère. N'avait-on pas entendu, il y a trois semaines, deux coups de fusil mystérieux dans le voisinage.

Mais l'énigme de ce coin maudit fut éclaircie par les aveux de l'Espagnol.

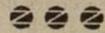
Les murs d'une petite gentilhommière, la Maisonnière, assez éloignée de la ferme du Plan-de-Thèmes, en avait répercuté l'écho.

Ce qui corroborait ces rumeurs, c'est que des traces de sang se voyaient encore dans la ferme, sur le lit de Lucas Zurletti.

Dans les groupes, sur le plateau, chacun imagine ce qui a pu se passer. Un coup de feu, Lucas tombe. Son meurtrier l'achève. Il traîne le cadavre sanglant dans les champs. Il le couche sur un lit de brindilles et de branches. Il arrose de pétrole le bûcher avant d'y mettre le feu. Alors commence une étrange veillée. Le meurtrier, pendant des heures et des heures, alimente le bûcher ; il y pousse les branches que la flamme n'atteint plus.

— Il aurait fallu pour cela que le bûcher brûle pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, murmure le docteur Bérout.

Les paysans poursuivent leur récit imaginaire. L'incinération terminée, le meurtrier se rend à l'écurie ; il jette le bât sur les reins du mulet, y charge du blé, fouille l'habitation, choisit son butin, disparaît.



L'impossible est parfois vraisemblable. Les soupçons s'étant portés sur un Espagnol, un certain Rodriguez, qui demeurait dans une ferme du quartier Saint-Jean, aux confins de Sollies, les gendarmes découvrirent, en perquisitionnant chez lui, une mule et une charrette identiques à celles du malheureux Zurletti.

Pressé de questions, Rodriguez bredouilla, perdit pied, puis se voyant définitivement perdu, confessa son crime. Il avait eu, avec Zurletti, une discussion au sujet d'un achat de sacs de blé. La querelle s'envenima. Rodriguez frappa mortellement Zurletti, et s'efforça de faire disparaître les traces de son crime. A la nuit tombante, il couvrit le cadavre de branchages et l'arroza d'essence. Il poursuivit durant cinq heures sa macabre besogne et enfouit dans un trou le morceau de cendres.

Il ne pensait pas être trahi par les traces du feu.

Raoul BÉRENGUIER.



Lorsqu'on découvrit les restes calcinés de Lucas Zurletti (à gauche) on pensa que le meurtrier était son frère ennemi, Donato (ci-contre, à droite).



Le gouverneur de Bourail, souvent accompagné de sa femme, assistait aux fêtes de l'île.



Les baraques du pari-mutuel ne peuvent être comparées à celles de Longchamp.

IV. - DES HOMMES LIBRES

Ceux qui ont été à la Guyane ou autrefois à La Nouvelle, savent ce que c'est qu'un « homme libre ». Cela ne doit pas s'entendre au sens dont l'a illustré Barrès. J'oserais à peine qualifier d'expression cet accouplement d'une épithète et d'un substantif. La bouche qui les prononce ne les sépare pas plus que l'esprit qui en formule la pensée. L'idée d'homme et l'idée de liberté se sont fondues comme pour donner naissance à un mot unique formé de deux racines différentes. Je trouverais très bien, pour ma part, qu'on écrivit « hómilibre » — comme ça se prononce.

L'hómilibre est, par opposition au forçat, l'être de race blanche, quel qu'il soit, du plus puissant au plus humble, qui n'est pas au bagne, ou qui n'en vient pas. En Nouvelle-Calédonie, hormis les indigènes canaques et les domestiques asiatiques, la population était divisée en deux grandes catégories : les hómilibres et les saouettes. Elles-mêmes se partageaient en de nombreuses subdivisions. Les saouettes, désignant tout ce qui avait passé par le bagne, ou, comme on disait, le Grand Collège, ou encore, si vous préférez : Orgon, comprenaient les forçats en cours de peine, les libérés, les relégués, et même les réhabilités. La règle était absolue. Un hómilibre arrêté, jugé, condamné par le tribunal correctionnel du lieu restait un hómilibre, même après un séjour à la prison civile de Nou-

méa. Le tout, comme vous voyez, est de se comprendre.



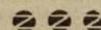
C'est aux courses de Bourail que j'ai connu Billy Hill et son inséparable ami Jean Maurice. La Nouvelle-Calédonie, l'ai-je dit ? a la forme allongée d'un cigare. Bourail se trouve placé, comme la bague d'un havane, au beau milieu de l'île. Les courses, dans cette contrée mitoyenne, attiraient du monde des deux pointes de la colonie, du nord et du sud. Du sud venaient les gens chic, les Nouméens, qui arrivaient en auto par la route. Cent quatre vingt-dix kilomètres, un voyage ! Ceux du nord rappiquaient en plus pauvre équipage. C'étaient des stockmen, des mineurs, tous cavaliers splendides, qui avaient chevauché deux grands jours et deux grandes nuits à travers la montagne, sur des sentiers à peine tracés. Les éleveurs cossus, eux, préféraient la voie maritime, et la baie de Bourail abritait une flottille de côtes, de yachts et de boutres, sans compter le lourd bateau du « Tour de Côtes », armé spécialement pour la circonstance, qui louait ses cabines à la nuit, comme des chambres d'hôtel.

Où j'avais rencontré Billy Hill, ne le demandez pas : c'était au buffet, une longue planche sur chevalets, adossée à la tribune, où coulaient le whisky, le rhum et une piquette gazeuse, importée d'Australie, qu'on appelait pompeusement champagne. Dans la foule bariolée des citadins habillés et casqués de blanc et de leurs femmes en robes à ramages, parmi les canaques vêtus de complets européens, mais les pieds nus, et les jeunes gens, bottés, éperonnés, et coiffés de vastes feutres, j'avais remarqué cet homme volubile et grisonnant, qui parlait un argot de camelot faubourien assaisonné d'un accent yankee tout à fait inattendu. Un garçon d'aspect doux et timide, sans âge défini, mais plutôt jeune, le suivait comme son ombre. Le premier ne vidait pas son verre sans accompagner son geste d'un long commentaire parigo-américain de la course qui venait de se dérouler. Il s'adressait indifféremment au barman, à un voisin de hasard, ou à son compagnon. Mais celui-ci ne lui répondait que par des hochements de tête, et buvait en silence.

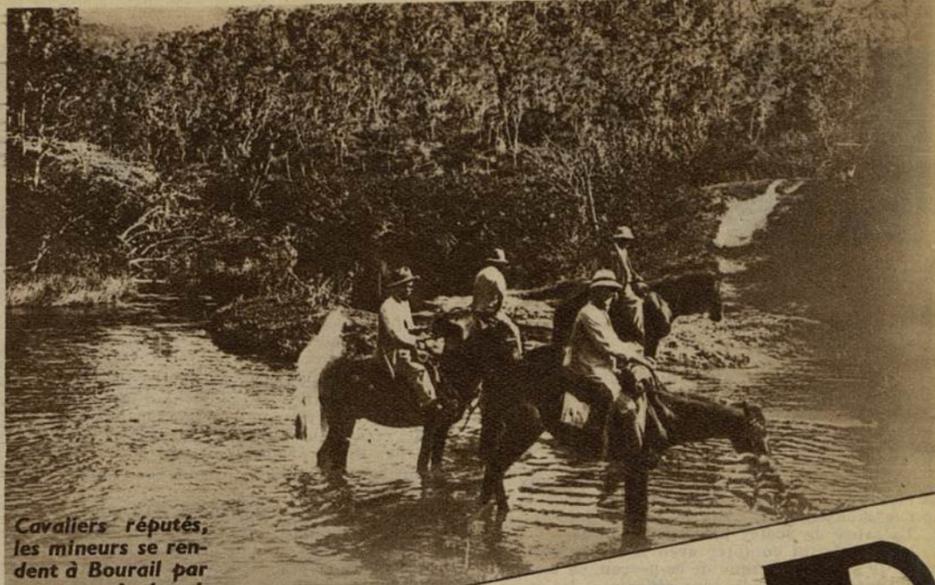
A Bourail, qui fut pendant de longues années un centre de colonisation pénale, au point que huit sur dix de ses habitants viennent du bagne ou en descendant, de père et de mère mariés, dans les temps jadis, sous l'égide attendrissante de la Pénitencière, les types pittoresques ne manquent pas. Je ne doutais pas, à ce moment, d'avoir sous les yeux l'un et l'autre exemplaire de ce double phénomène, le bavard étant un authentique saouette et son muet acolyte le fils, assurément, d'anciens collègues de la chiourme.

— Détrompez-vous, me dit un colon du Nord à qui je faisais part de mes réflexions. Je les connais très bien tous les deux. Ce sont des hommes libres. Ils habitent à Balade, où ils travaillent sur la mine de cuivre La Paulette, et Jean Maurice est depuis longtemps inscrit sur la liste électorale d'Ouégoa.

Là-dessus, il me conta ce qu'il savait de l'histoire des deux hommes.



Billy Hill et Jean Maurice étaient arrivés dans la colonie vers la fin du siècle précédent, sur un schooner néo-zélandais qui avait rallié La Nouvelle en apprenant qu'on venait de découvrir des gisements d'or à Manghine. Vite fixé sur la valeur de l'or calédonien, le patron du schooner, vaguement pirate, vaguement contrebandier, avait repris la mer, en quête de rivages plus favorables à ses entreprises. Mais Billy Hill et Jean Maurice, à l'heure de l'appareillage, n'avaient pas rejoint. On a supposé qu'ils devaient, à ce moment, roupiller sous le comptoir d'un store, cuvant le rhum dont ils s'étaient, à peine à terre, abondamment gargarisés. La vérité, c'est que le capitaine avait annoncé son intention de mettre le cap sur les îles Fidji, et



Cavaliers réputés, les mineurs se rendent à Bourail par groupes, à cheval.

GRAND REPORTAGE

par

ALAIN LAUBREAUX

AP

Billy Hill avait des raisons personnelles de ne pas rechercher la société des autorités fidjiennes. Après tout, il ne se trouvait pas mal sur la côte calédonienne, le pays ne lui déplaisait pas, et si Maurice n'y voyait pas d'inconvénient, on jetterait l'ancre ici jusqu'à nouvel ordre. Comme d'habitude, Maurice n'éleva aucune objection. Il en était tout à fait incapable, aussi dépourvu de volonté que de curiosité. Il semblait se mouvoir dans l'existence à la façon d'un somnambule et ne retrouvait une apparence d'énergie que lorsqu'il s'agissait de lever le coude.

A compter de là, soudés l'un à l'autre, ils se mirent à courir le pays, acceptant de l'embauche dans tous les contrats miniers, où ils travaillaient dur, seuls hómilibres parmi les saouettes qui composaient alors, en totalité, les équipes de mineurs. On les vit un peu partout, avec les cobaleurs du Kopéto, sur les mines de chrome de la Tiébaghi, fouillant le nickel à Nakéty. Mais ils ne restaient jamais longtemps à la même place. Leur contrat expiré, ils repartaient du pied droit, en quête d'une meilleure fortune. Billy Hill, amer, prétendait qu'on abusait d'eux. Leur situation d'hómilibres aurait dû leur mériter des égards dont on ne tenait point compte. En mouiller comme des saouettes, son gnase ne marchait pas, oh yes ! Et derrière lui, Maurice suivait, inerte comme un colis.

Sans Billy Hill, qui aimait la conversation, on n'aurait jamais rien su de son compagnon, qui n'ouvrait la bouche que pour y introduire le goulot d'une bouteille, ou un verre, dans les jours de cérémonie. Mais par Billy Hill, on apprit que Maurice traînait, lamentable et déguenillé, sur les quais d'Auckland, quand il l'avait rencontré. La détresse de ce garçon inconnu avait ému le cœur de l'Américain. Il le conduisit, à quelques pas de là, dans un Oyster shop, ou « Maison d'huîtres », comme il y en a, toutes les trois portes, à Auckland, et le convia à se restaurer du mets national de la Nouvelle-Zélande. Sans prononcer une parole, le vagabond avait absorbé dix

Billy Hill et Jean Maurice (de droite à gauche) étaient arrivés ensemble à la colonie.



Les courses à Bourail se terminent toujours par un grand bal. Aussi les canaques y vont-ils vêtus de leurs plus beaux atours ; les femmes en robes à ramages, les hommes en complets européens.

LE B

douzaines d'huîtres et deux pains de seigle. Après quoi Billy Hill, en veine de philanthropie, l'emmena à bord du Southern Cross et le présenta au capitaine Peterson :

— Captain, dit-il, en voici un qui voudrait travailler pour son passage.

Peterson, attablé face au mur de sa cabine, était en train de dévorer un corned beef spongieux, arrosé de tomato juice. Il ne daigna même pas se retourner à la requête de Billy.

— Get out ! fit-il d'une voix rude, ce qui peut se traduire par : « Foutez-moi le camp. »

Mais l'Américain n'était pas homme à se décourager pour si peu. Il insista. Et comme en insistant il laissait échapper le mot

« Frenchy », Peterson tourna la tête et se prit à examiner sérieusement le candidat de Billy, qui demeurait immobile et indifférent, comme s'il eût été question de tout autre que de lui. Brusquement, Peterson se décida :

— Well, dit-il, je l'engage comme cuisinier.

L'autre n'avait, de sa vie, touché une casserole, mais il ne sourcilla point. D'ailleurs, Peterson ajouta, ce qui était sans réplique :

— Tous les Français sont cuisiniers.

Billy remerciait au nom de son compagnon, qui paraissait à mille lieues de songer à l'utilité d'une telle formalité, mais Peterson, s'adressant directement à lui, dit encore avec le même accent d'autorité :

— Vous vous appellerez Morris, parce



que j'ai l'habitude d'appeler mes cuisiniers Morris, à cause du premier, dont c'était le nom.

Morris entra aussitôt en fonction. S'il avait été homme à s'émouvoir, il se fût rassuré dès le premier soir. L'état de cuisinier, à bord du *Southern Cross*, était de tout repos. Sa besogne consistait, d'un bout de l'année à l'autre, à ouvrir des boîtes de conserve et à faire bouillir des pommes de terre.

On comprend maintenant pourquoi Morris, à La Nouvelle, était devenu Maurice. Les Calédoniens avaient francisé son nom. Une fois, après des années de pérégrinations à travers la colonie, Billy Hill et Maurice s'étaient arrêtés dans la région d'Ouégoa pour être employés sur une mine

de cuivre. Il y avait plus de dix ans de cela, et depuis, ils n'avaient plus bougé. Finie, leur existence nomade. C'est que Maurice, entre temps, était devenu électeur.

Cela s'était passé très simplement. Un jour, le président de la Commission municipale d'Ouégoa, songeant à se présenter au Conseil général, recrutait des partisans. Il dit à Maurice :

— Comment se fait-il, Maurice, que toi, un homme libre, tu ne votes pas ?

— C'est, répondit Maurice, qu'on ne m'a jamais dit de voter.

Le président leva les bras au ciel.

— Mais il faut voter, s'écria-t-il, et même, tu voteras pour moi !

— Je veux bien, dit Maurice.

— Quel est ton prénom ? demanda le président.

— Jean.

Le jour même, Jean Maurice fut inscrit sur la liste électorale d'Ouégoa, avec le numéro 43. Dès lors, il remplit avec scrupule ses devoirs de citoyen, c'est-à-dire qu'il votait tous les jours pour le candidat que lui désignait Billy Hill. Celui-ci, en effet, s'était institué le manager électoral de Jean Maurice et menait durement les négociations. Dans ce pays peuplé de *saouettes*, l'électeur est d'une précieuse rareté. La voix d'un homme libre vaut son prix.



Il n'y a pas de réunion hippique, dans la brousse calédonienne, qui ne se termine par un bal. A Bourail il avait lieu à la mairie.

L'unique salle du baraquement en bois qui composait cet édifice était décorée de lampions, de drapeaux et de palmes de cocotier. Sur le bureau du maire, que recouvrait une nappe blanche, le matériel du buffet était dressé, et sous une statue de la République en plâtre, trônait un piano aux touches noircies, sur lequel tapait avec ardeur une vieille reléguée, antique faiseuse d'anges établie blanchisseuse à Bourail qui, le dimanche, tenait l'harmonium à l'église.

La fête battait son plein lorsque nous entrâmes à la suite du gouverneur, qui donnait le bras à sa femme, et des autorités bouraillaises : le maire, son adjoint et le brigadier de gendarmerie. A ce moment, le chaudron s'arrêta net au milieu d'une polka, et sur un signe du maire, l'avorteuse attaqua héroïquement *La Marseillaise*.

C'est encore au buffet, on s'en doute, que je retrouvai Billy Hill et son impassible écuyer. Depuis l'après-midi, l'Américain s'était fort animé. Ses facultés d'élocution me parurent atteintes dans leur source profonde, et les mots faisaient des manières pour sortir de sa bouche. Au demeurant, toujours cordial et liant, et ne l'eussé-je point cherché, la conversation se fût tout de même établie entre nous.

Billy Hill, ce soir-là, en avait aux *saouettes*. Il débâtait contre eux avec une grande dignité d'homme soulé, mais libre. Bourail, il faut l'avouer, n'était pas un lieu très indiqué pour ce genre de confidences. Les vertes réflexions de l'Américain attiraient sur lui certains regards sans tendresse. Je n'eusse pas donné cher de sa peau, sans

Les riches Nouméens font près de deux cents kilomètres en auto pour assister aux courses.

la présence du gouverneur et des gendarmes. Aussi bien devait-il l'avoir escompté, tout ivre qu'il fût.

Comment, des *saouettes* bouraillais et du bague de l'île Nou, les propos de Billy Hill élargirent-ils leur horizon, je ne saurais plus le dire, mais je découvris tout à coup que cet homme libre possédait une grande expérience des prisons du Pacifique Ouest. Il les connaissait à merveille et ses souvenirs, sur ce chapitre, étaient torrentiels :

— A Sing-Sing, me disait-il, entre de longs renflements ponctués de hoquets, c'est assez bath. Vous savez, Sing-Sing, New-York. Il y a concert et même théâtre, le dimanche. Mais marre ! Ils vous obligent à assister à l'office religieux, les vaches ! C'est la barbe. A Frisco, on serait plutôt mieux : sur la becquetance et le plume, rien à dire. Seulement, fallait en écusser : la crève, quoi... Honolulu, c'est *all right*, mais du mélange... comme ici... un drôle de trépe... des Japonais, des Chinamen, des négros... Non, la vraie pommade, *my dear*, c'est Suva, aux Fidji... Là, oui, maousse... Pour réduire les frais, on loue les fagots aux colons, ce qui fait qu'on a une certaine liberté... D'occasion, un mec à la redresse qui a le point, et du blé dans sa foulle, peut très bien arriver à mettre les bois...

Il s'arrêta, craignant tout à coup d'en trop dire. Il promena autour de nous son regard d'ivrogne que le sang injectait. Le peuple bouraillais dansait, arrachant au parquet de bois des gémissements cadencés et poussiéreux. Billy Hill toucha l'épaule de son fidèle assistant :

— V'là Maurice, me dit-il. Vous connaissez pas Maurice ?

Mais Maurice, à cet instant, n'appartenait plus au monde. Il buvait, le verre porté à sa bouche d'un lent mouvement d'automate, et l'œil embrasé d'extase, comme un mannequin de cire.



Ces deux sympathiques gentlemen devaient mal finir.

Un an environ après notre rencontre, je me trouvais à la terrasse de l'Hôtel de France, sur la place des Cocotiers, avec mon ami Léonelli, juge du ressort de Nouméa.

— C'est tout de même un drôle de bled que ce pays, me dit-il. Je viens de recevoir livraison, par le dernier *Saint-Antoine*, d'un couple de prisonniers qui ne sont pas dans une musette. Il y a là une vieille roulerie d'Américain, qui a traîné dans toutes les galères de la Polynésie, qui parle, mon cher, un argot de Pantruche à la sauce yankee que c'est à se taper le derrière par terre...

— Attendez, lui dis-je. Est-ce qu'il ne s'appelle pas Billy Hill ?

— Vous le connaissez ? C'est un numéro, n'est-ce pas ? Mais le plus extraordinaire, c'est que ce repris de justice étranger exerçait dans le Nord, où il vivait, une véritable influence politique.

— Je crois savoir ça. Mais dites-moi comment il a échoué dans votre cabinet.

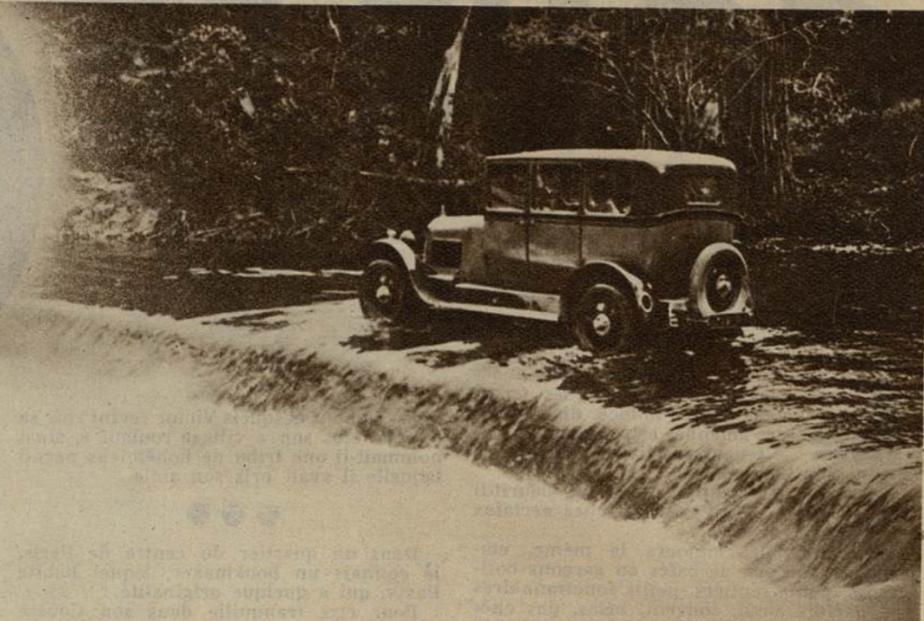
— Rien de plus banal. Un soir de soulographie, au store de la mine où il travaillait, il a descendu un *saouette* à coups de revolver. Naturellement, il invoque la légitime défense. Quant à l'autre...

— Jean Maurice !

— Lui-même. Le copain inséparable de Billy. Naturellement, il a pris part à la bagarre, mais son cas est encore plus extravagant. Figurez-vous que celui-là, qui est Français, inscrit depuis plus de dix ans sur la liste électorale d'Ouégoa, où il vote sous le nom de Jean Maurice, a répondu aux gendarmes qui lui demandaient ses papiers, qu'il n'en avait jamais eu. Hein ! Qu'en dites-vous ?

Je me mis à rire, mais Léonelli continua :

— Ce n'est pas fini. Ce Jean Maurice qui, entre nous, est un abruti total, je le prie,



MORRIS



BAGNE

La baie de Bourail voit souvent arriver côtes et yachts.



avant de l'interroger, de me décliner son nom : « Je suis Chassagne, Jean, né état civil. Alors, d'une voix tranquille, il à Beaune, Côte-d'Or, le 12 avril 1880. » Moi, je le regarde, ahuri, et je lui dis : « Comment ! vous ne vous appelez pas Jean Maurice ? — Non, répond-il, je m'appelle Chassagne Jean. — Pourquoi vous faisiez-vous appeler Jean Maurice ? » Alors, mon cher, il me fait cette réponse stupéfiante : « Ce n'est pas moi. C'est le capitaine Peterson qui m'a pris comme cuisinier sur le *Southern Cross* pour que je m'appelle Morris ! »

Léonelli devait m'apprendre, quelques mois plus tard, les résultats de son instruction. Elle avait révélé que Jean Chassagne venait, lorsque Billy Hill le rencontra à Auckland, de désertir d'un navire de guerre en croisière dans le Pacifique. On dut alors séparer les deux amis. Chassagne fut rendu à l'autorité militaire, tandis que Billy Hill enrichissait ses souvenirs à la prison de Nouméa en attendant l'heure de comparaître devant la Cour d'assises.

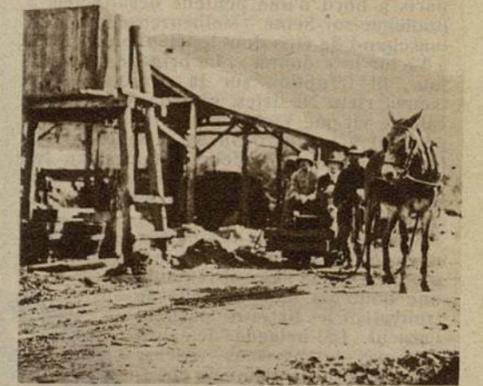
Jean Chassagne subit avec placidité son destin. Mais Billy Hill était indigné :

— Faire ça à des hommes libres ! s'exclamait-il.

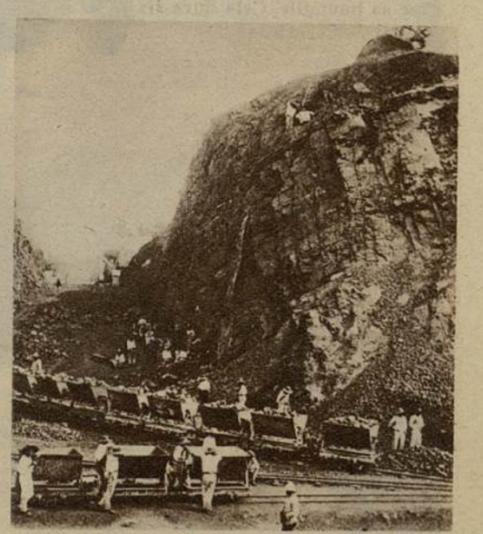
Alain LAUBREAUX.

(A suivre.)

La semaine prochaine : ON DEMANDE UN BOURREAU



Des gisements d'or avaient été découverts à Manghine vers l'année 1900.



Billy Bill et Maurice travaillèrent ensemble dans différentes mines.

COURSE



La loi devient dure pour les bookmakers. Depuis que les tribunaux correctionnels distribuent des amendes astronomiques aux « teneurs de livres », le métier ruine son homme.

Aussi la course par course ne fleurit-elle en province et à Paris que chez certains marchands de vins.

La clientèle, toujours la même, employés, garçons de cafés ou garçons coiffeurs, petits rentiers, petits fonctionnaires et parfois aussi, souvent, hélas, des chômeurs, reste durant une large partie de l'après-midi à consommer.

Dès la « première » jusqu'à la dernière ou la septième, les joueurs ne bougent pas. La Printing automatique de l'Agence Havas déroule automatiquement les « partants » et les arrivées avec les rapports. On les voit collés contre ses vitres jusqu'à la fin de la réunion de Longchamp, de Vincennes, de Saint-Cloud ou d'Auteuil.

Le course par course devient passionnant. Les joueurs, de pauvres bougres qui révèlent une anxiété évidente malgré l'indifférence voulue sortent, reviennent, consultent *La Veine* ou *Paris-Midi*.

Le preneur de paris va passer. Il passe. Il rafle l'argent et les petits bouts de papier où tant d'espoirs sont contenus.

Quant au bookmaker, il séjourne dans un café plus confortable. L'en sais un, qui est le meilleur des hommes, possédant une auto de marque et des goûts aimables et qui traîne derrière lui toute une équipe d'amis à qui il offre à sa table ouverte de confortables déjeuners.

Cet homme de bien me citait Pic de la Mirandole et comme je m'en étonnai, il m'avoua : « Lorsque j'étais « serrurier », autrement dit cambrioleur, j'ai fait suffisamment de prison pour lire et connaître mes auteurs. » Naturellement, il fait le Course par course.

Autrefois, il avait loué une boutique de marchand de vins où on ne consommait pas ! C'était pour le décor.

La brigade des jeux connaissait l'endroit. Elle n'ignorait pas que les paris aux courses interdits par la loi s'y déroulaient à une cadence active. La brigade intervint plusieurs fois sans jamais rien découvrir. On voulut « faire le book » à la dure, mais il ferma la porte au nez des policiers et se réfugia, avec son complet tout neuf, dans une cave à charbon où, durant tout le siège, malgré les coups des policiers qui tentaient de défoncer la porte, il chantait un air de *la Tosca*. De guerre lasse, les policiers s'en furent.

C'est un de ses amis, Victor de Pamiers qui eut, lui, l'idée de prendre les paris à bord d'une péniche désaffectée, à Boulogne-sur-Seine. Malheureusement, un marchand de vins dont le téléphone servait à Victor le « donna ». La brigade, un beau jour, fit irruption sur la péniche et ne trouva rien. Ni listes, ni paris, ni argent. Elle ne vit que Victor et son ami Toulouse pêchant à la ligne. On les « embarqua » tout de même, ces deux hommes, on les connaissait. Après un séjour au commissariat de Boulogne, il fallut bien les relâcher.

Seulement, Victor revint sur la péniche et, tirant sur une ficelle petite et mince qui plongeait dans l'eau, il remonta une bouteille dans laquelle se trouvaient les listes de paris et l'argent. La brigade demeura quelques temps sans revenir mais Victor de Pamiers changea de coin et vint paisiblement travailler sur un ponton de Bateaux parisiens, toujours avec sa bouteille. Cela dura six

mois, au bout desquels Victor revint voir sa femme dans son « village roulant », ainsi nommait-il une tribu de bohémiens parmi laquelle il avait pris son amie.



Dans un quartier du centre de Paris, je connais un bookmaker, lequel habite Passy, qui a quelque originalité.

Pour être tranquille dans son Course par course, éviter les mauvaises rencontres chez les marchands de vins, « connus » ou découverts par la brigade des jeux, il a loué simplement une cour, une cour d'un immeuble confortable. Les joueurs y tiennent l'après-midi une sorte de meeting passionné où les mérites des craks sont évoqués en cet argot pittoresque qui veut qu'un gagnant arrive « en se léchant les genoux » et qu'un cheval perdant se nomme un « veau » au mépris de la plus élémentaire histoire naturelle.

Lorsque la Printing Havas du marchand de vins d'à côté commence son « tac à tac » précis, cela devient merveilleux.

Une allée et venue lance sur le trottoir les preneurs de paris, commis du book, lesquels arrivent dans la cour.

Et je te rafle les cent sous, les dix francs !

Tout cela se passe à trois pas de la gare Saint-Lazare, chaque jour de courses que Dieu fait.

Ce bookmaker évita ainsi l'ennui des lieux publics où tant de policiers peuvent se trouver, et qui donc pourrait trouver à redire à des gens qui passent un peu vite sur le trottoir et qui paraissent connaître le quartier ?

L'argent aisément gagné par le book est également aisément dépensé. Il n'y a nul besoin de matériel.

« Vous voyez, me disait l'un d'eux, il



Le P.M.U. est l'intermédiaire entre les croyants du turf et le dieu Hasard.

faut tout juste quelques amis sûrs et deux poches dans le pantalon. »

Dans l'une, on met l'argent pris aux « cavés ». Dans l'autre, on met celui destiné aux gagnants, le moins possible.

La poche qui reçoit doit toujours être mieux remplie que celle qui « paie ».

Et il ajouta : « Un enfant comprendrait cela. » On pourrait rencontrer des books faisant le Course par course à la Bourse, à la République, à la Bastille, partout. Le « commerce » va bien et une organisation de défense, admirablement réglée, permet à ces honorables gentlemen de connaître à temps, par un coup de téléphone mystérieux mais précis, à quelle heure et quel jour, dans quel quartier aussi, opère la brigade des jeux.

C'est à Toulouse que j'ai vu, de mes yeux vus, un bookmaker installé à la terrasse d'un café tout voisin du fameux café de Sion, ayant étalé son argent sur la table, ses listes de paris également, payer à deux agents cyclistes en uniforme leurs gains de la veille ! Brave Midi où tout ce qui est défendu devient si « aimablement » normal.

La clientèle est la même qu'hier. Elle ressemblera demain à celle de la veille.

Il y a des entêtés, ceux qui vont à la ruine, à la misère, au suicide. Ceux-là on les reconnaît. Ils n'ont point cette allure du joueur conscient et organisé qui pourrait vous réciter tous les pedigres des gagnants de tous les Grands Prix de Paris et qui

passent « à travers » tout de même. Ce sont les angoisses de ceux qui, acculés au coup de veine, jouent leur honneur, parfois leur vie, sur un espoir fallacieux. Ce sont les plus à craindre. Pour eux, *demain* peut être effroyable. D'autres sont descendus « courses par courses » par tous les degrés de la misère humaine.

Regardez la mère Zizi, dite l'Italienne. Par mises de cinquante sous, elle perd régulièrement ce qu'elle gagne.

J'ai vu plusieurs fois un bookmaker, ami du fameux Georges Haineaux, dit Jola-Terreur, ancien bookmaker, lui aussi, refuser avec l'obstination d'un prix Monthyon, toutes les mises de l'Italienne. Cela n'allait pas sans coup de gueule. Le book en prenait pour son grade. Cet homme avait le cœur sensible.

« Prendre l'argent d'un pauvre type de chômeur, ça me dégoûte et pourtant il n'y a rien à faire. Je peux leur refuser leur « fric », comme à la mère Zizi, ils iront le porter chez un concurrent. Ils auront beau perdre des mois, ils continueront. C'est du vice ! Avouez-le ! »

Je n'ai pas relevé le mot. Mon bookmaker continua :

« Il y a aussi les petits malins ; ceux qui me font « régulièrement » le coup du chantage, en pleine rue. La femme qui vient avec ses gosses et tente le coup du rassemblement pour que je « raque » l'argent perdu par l'homme.

« C'est encore ce saligaud-là qui a perdu sa « semaine » chez le book. C'est pas lui qui nourrira tes gosses, etc... »

« Comme il nous faut observer une grande discrétion, ou je me sauve, ou je glisse un billet de cinquante points dans la main de la femme qui se tait.

« Eh bien, le croiriez-vous ? Un jour, cette femme-là qui me faisait la chansonnette, je l'ai vue avec un « beurre » des jeux ! »

Comme j'affectais un dégoût profond, le bookmaker ajouta :

« Maintenant on nous sale dur en correctionnelle et nos frais augmentent. Mais pouvez-vous me dire quelle est la différence entre un client qui va jouer sa thune au P. M. U. et un pauvre type qui vient chez moi, parce qu'il sait que je suis un régulier, que je paie sans discuter ? »

— Il n'y en a pas, lui ai-je répondu. Vous êtes, le P. M. U. et vous, les intermédiaires entre les croyants et le Dieu hasard, des sortes d'apôtres en somme ; mais le malheur veut que votre apostolat appuie lourdement son évangile sur la misère, sur la pauvre vie de pauvres, de très pauvres types.

Paul LENGLOIS.



Devant un public d'habitues, la Printing de l'Agence Havas déroule automatiquement, course par course, les « partants » et les « arrivées » avec les rapports.

LA VEINE

COURSE

VOTRE BONHEUR NE DÉPEND QUE D'UNE CHOSE

LA CONNAISSANCE (GRACE A L'ASTROLOGIE) DE VOTRE AVENIR

Quand on pense qu'il est si simple de s'assurer soi-même une vie heureuse en faisant appel aux révélations de l'Astrologie sur son avenir, on ne peut manquer d'être stupéfait en constatant qu'il existe encore tant de misères, tant de souffrances, tant de trahisons, tant de déceptions, tant de chômage sur terre. Cependant si vous prenez la peine de réfléchir un peu, vous comprendrez de suite les raisons de cet état de choses.

Il y a d'abord le scepticisme. Nombreux sont en France les « esprits forts » qui se vantent de n'avoir aucune croyance. Cependant ils croient à la Mécanique, à la Chimie, à la T. S. F. et pourtant cette dernière science, entre autres, est bien plus mystérieuse que l'Astrologie. Il y a aussi et surtout les négligents qui sentent confusément que l'Astrologie est bien la clé qui peut leur ouvrir la porte du BONHEUR mais qui renvoient chaque jour au lendemain le soin de se renseigner. Pendant ce temps la chance passe peut-être à leur portée sans qu'ils l'aient vue. Il y a enfin les déçus qui, pour connaître les révélations de l'Astrologie sur leur avenir, ont frappé à une mauvaise porte et n'ont retiré de cette consultation qu'amertume et déception.

Le courrier du Professeur SIRMA, surtout depuis quelque temps, est rempli de lettres émouvantes dans lesquelles apparaît clairement combien grande est la joie de tous ceux et toutes celles qui ont enfin découvert le Professeur SIRMA après avoir été déçus ailleurs. Toutes ces lettres de remerciement sont visibles au bureau du Professeur SIRMA avec les adresses complètes.

Dans le courrier d'un seul jour nous avons découpé quelques passages, reproduits photographiquement ci-dessous :

Voici d'abord une lettre de Mlle Berthe T..., de Quimper, une jeune fille de bonne famille qui s'était fâchée avec sa famille parce qu'elle voulait épouser un jeune homme, Pierre B..., selon son cœur, mais sans fortune.

Voici bien deux ans que j'avais découpé une de vos lettres, mais ma vie ayant semblé s'arrêter, j'en avais pas donné suite et quand la malchance est revenue, j'ai voulu vous écrire, mais je n'ai pas retrouvé l'annonce. J'ai alors écrit à une autre qui ressemblait à la vôtre, mais j'ai été bien déçue. Durant enfin retrouvé la vôtre, j'ai vu que j'en étais trompée. Si vous saviez ma joie de vous avoir retrouvé en suivant vos conseils, ma vie s'est bien vite améliorée.

En effet, après mille vicissitudes et grâce aux conseils du Professeur SIRMA, Pierre B... a conquis une situation telle que la famille de la jeune fille a cessé son opposition.

Voici maintenant (ci-contre) un extrait de la lettre de M. Jules C..., négociant à Nice, qui a beaucoup de mérite d'avoir gardé sa foi dans l'Astrologie après les décevantes expériences qu'il avait d'abord faites.

Cette lettre continue sur un ton trop élogieux pour être reproduite. Le rôle du professeur SIRMA a été d'ailleurs facilité par une période de chance dans la vie de M. Jules C... qu'il a pu lui faire utiliser et que personne autre n'avait vue avant lui.



REGARDEZ BIEN CE PORTRAIT
car il constitue
VOTRE GARANTIE
contre les nombreux imitateurs du Professeur
SIRMA qui cherchent à profiter de sa renommée
en imitant ses méthodes

J'ai toujours été convaincu qu'on pouvait gagner davantage dans le commerce en mettant toutes les chances de son côté. J'ai d'abord acheté des livres d'astrologie, mais j'ai vite compris que c'était une science difficile et si compliquée que je passerais ma vie à essayer de la comprendre. Je me suis ensuite adressé à que se ou cinq astrologues qui ne m'ont donné aucune indication utile. Je me suis enfin adressé à vous, me disant que c'était la dernière fois. Je ne croyais pas si bien dire car en effet, lorsque j'ai vu votre lettre, j'ai immédiatement compris que c'était vous qui m'aviez fait connaître l'astrologie.

Souhaitons à tous nos lecteurs ou lectrices une aussi heureuse expérience.

Voici enfin un extrait d'une lettre amusante des époux J. B..., de Bourges. C'est Mme J. B... qui écrit.

Quand on a vu que tout allait de mal en pis chez nous, on s'est dit : on va demander notre horoscope à un astrologue. - Bon, me dit mon mari, on va laisser ça à un de ces astrologues qui me flattent. - Moi, que je lui répondis, je suis plutôt pour le Professeur SIRMA qui doit avoir plus d'expérience. - Comme on n'avait pas pu se mettre d'accord, on a décidé d'aller chacun au nôtre. Et si vous savez, mon cher Professeur SIRMA, ce que le Professeur SIRMA a dit, mon mari a été très surpris que c'est vous qui avez raison et il me charge de vous adresser ses excuses.

Il s'agissait de la meilleure façon de s'y prendre pour recueillir un héritage très disputé et aussi de connaître la meilleure période pour l'achat d'un billet de loterie.

Amie lectrice, ami lecteur, après ce que vous venez de lire, votre intelligence suffira pour vous orienter dans la bonne voie.

Si vous êtes sceptique votre intelligence vous dira qu'il ne faut jamais nier une croyance sans l'avoir mise à l'épreuve.

Si vous êtes négligent, votre intelligence vous fera comprendre que, si la chance passe près de vous aujourd'hui, il ne faut pas attendre à demain pour lui ouvrir la porte.

Si vous avez été déçu ailleurs, votre intelligence vous rappellera que la vérité existe sur terre à côté du mensonge et vous permettra de discerner le vrai du faux.

Dans tous les cas, vous vous déciderez à demander aujourd'hui même l'horoscope que le Professeur SIRMA vous offre GRATUITEMENT, afin de vous montrer son absolue bonne foi.

Découper le BON GRATUIT ci-dessous et mettez-le dans une enveloppe avec une feuille de papier sur laquelle vous aurez écrit très lisiblement et de votre propre main vos nom, prénoms, adresse et date de naissance. Adressez le tout au Professeur N. SIRMA (Service 62), rue Guillaumot, n° 3, Paris (12^e). (Vous pouvez si vous voulez joindre un franc en timbres-poste pour la réponse). Vous recevrez rapidement et discrètement votre horoscope établi par lui-même.

Quand un homme se noie, la perche qu'on lui tend pour le sauver est absolument gratuite. Ainsi est l'offre du Professeur SIRMA pour vous sauver de la vie inférieure où, sans lui, vous risquez de vous enliser.

BON POUR UN HOROSCOPE GRATUIT

à découper et à envoyer à l'adresse suivante :

Professeur N. SIRMA
(Service 62)
Rue Guillaumot, N° 3
PARIS (12^e)



Plus de RIDES
EN 5 JOURS
avec le liquide
ANTIRIDE
du Docteur ARION
PRIX : 22 francs
partout et chez le
Docteur ARION,
33, fg Montmartre
Service D

CONCOURS 1935

Secrétaire près les Commissariats de
POLICE à PARIS
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e.

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.
MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slo v.)

SAGE-FEMME

1^{re} cl. Digr. absolue
92, r. St-Lazare, Paris.

LA VÉRITÉ

Désirez-vous connaître la vérité sur votre caractère ou sur celui de vos amis

Adressez au
Prof. O. ROYNAM
30, rue Washington, Paris-8^e
quelques lignes écrites à la main
vous serez étonné de ses déductions

Joindre 2 fr. 50 pour frais

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Resultats remarquables, rapides, par traitement nouveau. Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate. Impuissance. Rétrecissement. Blennorrhagie. Filaments. Métrite. Pertes. Regles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attendre. INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSULT, PARIS-17^e.

Un nouveau roman de l'auteur de
LA JUMENT VERTE

MAISON BASSE
ROMAN PAR
MARCEL AYMÉ

12^{fr}

M^{me} G. DIRIS Chiromancienne

Vous conseillera dans vos affaires et votre vie privée. Grâce à sa clairvoyance, vous aurez fortune, bonheur, succès. Tous les jours : 78, rue de Rome, 3^e gauche.

SIMPLE ET PRATIQUE

Ce Chronomètre de poche (dimensions classiques des montres à simple usage) se transforme instantanément en PENDULETTE

La montre 2 usages
Brevetée S. G. D. G.
Garantie 5 Ans

20 FR

Seuls dispositifs pendulette poche 18 Frs et bracelet 23 Frs
Envoi contre remboursement - Echange admis
E V JAMS - Morteau près Besançon
Dépôt à PARIS : 75, Rue Lafayette

Pour la Publicité dans DÉTECTIVE

s'adresser à

Mme H. DELLONG

35, rue Madame — Littré 32-11

CHRONOSPORT 1935

Comme précédemment :
1° La montre indispensable pour l'heure
2° L'aiguille chronographique donnant temps et vitesses

Mais encore désormais :
3° Un poussoir d'arrêt de l'aiguille chronographique
4° Un cadran compte tours totalisateur
5° Un poussoir de REMISE A ZÉRO

C'EST UN VÉRITABLE TACHYMÈTRE

Garanti 5 ans. Échange admis. Envo contre Remboursement

Montre form. mode avec Brace et cuir large. ...

Modèle luxe chromé. 55 Fr.

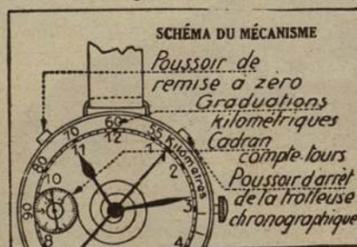
Chronosport de Poche 20 et 26 fr.

USINES EV LYNDA

MORTEAU près Besançon

Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette

Méto : Cadet - Gares : Nord, Est et Saint-Lazare



Ne graissez plus vos cheveux pour les faire tenir

en employant des brillantines grasses! Le Bakerfix brillantiné n'a pas cet inconvénient. Il fixe les cheveux sans les graisser, leur donne du brillant et de la souplesse. Nouvelle présentation rouge. En vente partout.

BAKERFIX
brillantiné



DETECTIVE

**LE
DÉMON
DU
COUVENT**



A Aubenas, dans les ruines d'un vieux couvent, le père Chambrodès a étranglé la compagne de ses nuits de plaisir.

(Lire, pages 6 et 7, le dramatique récit de notre envoyé spécial Emmanuel CAR.)